

L'ITINÉRAIRE

3\$

Volume XXIV, n° 20
Montréal, 15 octobre 2017
ABONNEMENTS AU
www.itineraire.ca

Section spéciale !
375° : Montréal
méconnu
4 pages centrales

Travailler autrement



LANUIT DES SANS-ABRIS

Le 20 octobre

Page 28

MAXIME VALCOURT
C A M E L O T



COUP DE CHAPEAU

Collectivement, nous travaillons à développer le logement accessible

LE DÉVELOPPEMENT SOCIAL AU **CENTRE** DE NOS PRIORITÉS

Zoom sur un partenaire qui fait la différence

Comité logement Ville-Marie

Bien enraciné dans le milieu depuis plus de 40 ans, le Comité logement Ville-Marie favorise la promotion des droits des locataires et participe au développement de logements sociaux. Au cœur de leur mission : les besoins des familles qui habitent le centre-ville; de grands appartements en bon état et à coût abordable. Meilleures connaissances sur le logement, développement de projets de coopératives et d'habitation communautaire, accès aux nouveaux projets résidentiels... l'arrondissement et ses familles peuvent compter sur la solide expertise de cet organisme.

 clvm.org

Soyez les premiers informés

Abonnez-vous à l'infolettre de Ville-Marie : ville.montreal.qc.ca/villemarie



ZOOM

sur Serge

Nom Serge Dumont | Camelot n° 522 | Âge 65 ans
Points de vente Librairie Renaud-Bray (Marie-Anne et Saint-Denis)

Serge dit avoir encore « la rage au cœur ». Et pourtant. Lorsqu'on croise son sourire charmeur et son regard plein de bonté, on a peine à croire qu'un mal l'habite. « J'ai toujours eu de la difficulté à m'intégrer dans la société, explique-t-il. J'ai de la rage en dedans. Les gens sont tellement préoccupés de demain qu'ils ne pensent pas au moment présent. Je suis souvent révolté de ce que je vois dans la société. »

Pour cette raison, Serge affirme n'avoir jamais pu conserver un emploi. « J'ai souvent eu des emplois saisonniers, comme dans les champs de tabac en Ontario ou la récolte des fruits et légumes en Floride. Je n'ai jamais travaillé longtemps au même endroit. »

Lorsqu'il était plus jeune, il a trouvé un emploi d'emballleur à la Société des alcools du Québec (SAQ). Il travaillait dans l'édifice du Pied-du-Courant, tout près du fleuve, au pied du pont Jacques-Cartier. « J'étais trop bon avec les amis, raconte-t-il. Je payais souvent la traite. J'ai commencé à boire et quand je buvais, je n'arrêtais pas. Dans l'édifice, ça sentait le vin à la journée longue. Les raisins n'ont pas eu le temps de mûrir et ils ont ruiné ma vie. »

Serge a finalement appris qu'il souffrait de schizophrénie, mais

au prix de douloureuses hallucinations sonores et visuelles qui ont laissé leurs traces. C'est un livre qui l'a amené à se réconcilier un peu avec la vie. En lisant *La flûte de Dieu*, « j'ai compris qu'aucune religion n'a le monopole de la vérité ».

« Tout n'est pas parfait », dit-il. Mais *L'itinéraire* l'aide à passer au travers. « Je trouve ça réconfortant. J'ai un peu d'argent pour manger tous les jours. Si je n'avais pas *L'itinéraire*, je serais dans la rue. C'est la preuve que pour les malheureux, il y aura toujours une porte de sortie. »


« Mes clients sont très gentils, insiste-t-il. Ils ne m'ont jamais laissé tomber. Je m'aide en faisant mon travail de camelot. Le simple fait que vous écriviez cet article sur moi, ça va m'aider à ne pas consommer pendant quelques semaines. »

Comme à peu près tout le monde, Serge rêve de gagner à la loterie. Mais, « pour aider les gens ». Il tente de mettre un peu d'argent de côté pour faire un voyage l'an prochain. « J'aimerais bien aller en Inde pour trouver la paix, loin des vendeurs de drogue de la rue. »

Serge célébrera son 11^e anniversaire à *L'itinéraire* le 27 décembre prochain.

Par Laurent Soumis,
chargé de l'accompagnement
des participants

Photo : Alexandra Guellil



L'arrondissement de Ville-Marie reconnaît
l'excellent travail de l'équipe du magazine *L'itinéraire*.

NOS PARTENAIRES ESSENTIELS DE LUTTE CONTRE LA PAUVRETÉ

Le journal L'itinéraire a été créé en 1992 par Pierrette Desrosiers, Denise English, François Thivierge et Michèle Wilson. À cette époque, il était destiné aux gens en difficulté et offert gratuitement dans les services d'aide et les maisons de chambres. Depuis mai 1994, le journal de rue est vendu régulièrement par les camelots. Aujourd'hui le magazine bimensuel est produit par l'équipe de la rédaction et plus de 50 % du contenu est rédigé par les camelots.

Le Groupe L'itinéraire a pour mission de réaliser des projets d'économie sociale et des programmes d'insertion socioprofessionnelle, destinés au mieux-être des personnes vulnérables, soit des hommes et des femmes, jeunes ou âgés, à faible revenu et sans emploi, vivant notamment en situation d'itinérance, d'isolement social, de maladie mentale ou de dépendance. L'organisme propose des services de soutien communautaire et un milieu de vie à quelque 200 personnes afin de favoriser le développement social et l'autonomie fonctionnelle des personnes qui participent à ses programmes. Sans nos partenaires principaux qui contribuent de façon importante à la mission ou nos partenaires de réalisation engagés dans nos programmes, nous ne pourrions aider autant de personnes. L'itinéraire, ce sont plus de 2000 donateurs individuels et corporatifs qui aident nos camelots à s'en sortir. Merci à tous !

La direction de L'itinéraire tient à rappeler qu'elle n'est pas responsable des gestes des vendeurs dans la rue. Si ces derniers vous proposent tout autre produit que le journal ou sollicitent des dons, ils ne le font pas pour L'itinéraire. Si vous avez des commentaires sur les propos tenus par les vendeurs ou sur leur comportement, communiquez sans hésiter avec Charles-Éric Lavery, chef du développement social par courriel à :

c.e.lavery@itineraire.ca
ou par téléphone au : 514 597-0238 poste 222.

Nous reconnaissons l'appui financier du gouvernement du Canada. Les opinions exprimées dans cette publication (ou sur ce site Web) ne reflètent pas forcément celles du ministère du Patrimoine canadien.

Canada
ISSN - 1481-3572
Numéro de charité : 13648 4219 RR0001
Dépôt légal
Bibliothèque et Archives nationales du Québec
Bibliothèque de l'Assemblée nationale du Québec

L'ITINÉRAIRE



RÉDACTION ET ADMINISTRATION
2103, Sainte-Catherine Est
Montréal (Qc) H2K 2H9

LE CAFÉ L'ITINÉRAIRE
2101, RUE SAINTÉ-CATHERINE EST
Téléphone : 514 597-0238
Télécopieur : 514 597-1544
Site : www.itineraire.ca

DIRECTEUR GÉNÉRAL :
LUC DESJARDINS

RÉDACTION

Chef du secteur magazine et rédactrice en chef : JOSÉE PANET-RAYMOND
Journaliste, responsable société : ALEXANDRA GUELLIL
Chargé de l'accompagnement des participants : LAURENT SOUMIS
Responsable de la formation des participants : KARINE BÉNÉZET
Responsable de la création visuelle : MILTON FERNANDES
Responsable de la création numérique : MAGALIE PAQUET
Photographe : MARIO ALBERTO REYES ZAMORA
Journaliste affectée à la version numérique : GENEVIÈVE BERTRAND
Collaborateur : IANIK MARCIL
Webmestre bénévole : JUAN CARLOS JIMENEZ
Bénévoles à la rédaction : CHRISTINE BARBEAU, MARTINE BOUCHARD-PIGEON, MARIE BRION, JUSTINE CLÉMENT, HÉLÈNE MAI, PIERRE DE MONTVALON, VALÉRIE SAVARD, LAÉTITIA THÉLÈME, PAUL VANASSE, GUILLAUME VIGNEAULT
Bénévoles à la révision : PAUL ARSENAULT, ARIANE CHASLE, MICHÈLE DETEIX, LUCIE LAPORTE, ROSEMONDE LEGAULT, LOUIS VÉZINA
Image de la une : KARINE BÉNÉZET ET MILTON FERNANDES

ADMINISTRATION

Responsable de la comptabilité : ANYA SANCHEZ
Responsable du financement : DOMINIQUE RACINE
Adjointe administrative : NANCY TRÉPANIÉ

DÉVELOPPEMENT SOCIAL

Chef du développement social : CHARLES-ÉRIC LAVERY
Intervenant psychosocial : JEAN-FRANÇOIS MORIN-ROBERGE
Responsable du Café : PIERRE TOUGAS
Responsable de la distribution : MÉLODIE ÉTHIER
Chargée de projet Café de la Maison ronde : MÉLODIE GRENIER

CONSEIL D'ADMINISTRATION

Président : ÉRIC WILLIAMS - Novatech Médical
Trésorier : GRÉGOIRE PILON - Ernst & Young S.R.L./S.E.N.C.R.L.
Vice-président : JEAN-PAUL LEBEL - Camelot de L'itinéraire
Secrétaire : KATHERINE NAUD - CIUSSS Centre-Sud de Montréal
Administrateurs : YVES LEVASSEUR - Virage Coaching
JESSICA MAJOR - Davies Ward Phillips & Vineberg, sencl, srl
RICHARD CHABOT - Camelot de L'itinéraire
JO REDWITCH - Camelot de L'itinéraire
GABRIEL BISSONNETTE - Camelot de L'itinéraire
YVON MASSICOTTE - Camelot de L'itinéraire

VENTES PUBLICITAIRES 514 597-0238 poste 234

Conseillère : RENÉE LARIVIÈRE (450-541-1294)
renee.lariviere18@gmail.com

GESTION DE L'IMPRESSION

TVA PUBLICATIONS INC.
DIVISION ÉDITIONS SUR MESURE | 514 848-7000
Directeur général : ROBERT RENAUD
Chef des communications graphiques : DIANE GIGNAC
Chargée de projets : MARILYN FORTIN
Imprimeur : TRANSCONTINENTAL
Convention de la poste publication N°40910015, N°d'enregistrement 10764.
Retourner toute correspondance ne pouvant être livrée au Canada,
au Groupe communautaire L'itinéraire :
2103, Sainte-Catherine Est,
Montréal (Québec) H2K 2H9

Québecor est fière de soutenir l'action sociale de L'itinéraire en contribuant à la production du magazine et en lui procurant des services de télécommunications.

PARTENAIRES MAJEURS



PRINCIPAUX PARTENAIRES DE PROJETS



Nous tenons à remercier le ministère de la Santé et des Services sociaux de même que le Centre intégré universitaire de santé et de services sociaux du Centre-Sud-de-l'Île-de-Montréal pour leur contribution financière permettant ainsi la poursuite de notre mandat.

L'itinéraire EST MEMBRE DE



MOTS DE CAMELOTS



Raoul Joubert.....	12
Jean-Guy Deslauriers.....	12
Tuan Trieu-Hoang.....	12
Réjean Blouin.....	27
Josée Cardinal.....	27
Lucette Bélanger.....	27
Daniel Grady.....	42
Gisèle Nadeau.....	42
Sylvain Pépin-Girard.....	42

DOSSIER



- Travailler autrement
Par Maxime Valcourt
- Retour au travail: surmonter les obstacles
Par Luc Deschênes
- Changement de carrière :
travailler en accord avec soi
- Métiers d'antan, mœurs d'avant
Par Alexandra Guellil

SECTION SPÉCIALE - 375^E : MONTRÉAL MÉCONNU



L'itinéraire présente la dernière de six sections spéciales historiques pour marquer le 375^e de Montréal. À travers ces quatre pages centrales du magazine, vous avez pu découvrir ce qui a façonné la vie sociale et populaire de Montréal depuis la fondation de Ville-Marie à nos jours. On vous a proposé de parcourir les différentes périodes de l'histoire montréalaise en empruntant un point de vue inédit, celui des plus démunis et des gens du peuple. Dans cette édition : la période de 1990 à 2017.

SOMMAIRE

15 octobre 2017
Volume XXIV, n° 20

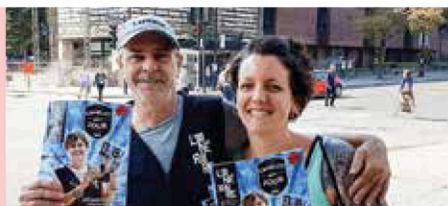
ÉDITORIAL	7
Partir sans laisser de traces Par Josée Panet-Raymond	
ROND-POINT	8
4 questions à Bernard St-Jacques Par Alexandra Guellil	
RÉGIONS	9
Saint-Rémi : Somos hermanos veille au grain Par Mario Alberto Reyes Zamora et Josée Panet-Raymond	
ROND-POINT INTERNATIONAL	11
OPINION	21
On est toujours le connard de quelqu'un Par Mathieu Thériault	
ÉVÉNEMENT	28
La Nuit des sans-abri : un événement de sensibilisation rassembleur et festif Par Isabelle Raymond	
CARREFOUR	30
COMPTES À RENDRE	32
À quoi servent les banques ? Par Ianik Marcil, <i>économiste indépendant</i>	
INFO RAPSIM	33
Un vent d'espoir pour des avancées concrètes Par Élise Solomon, <i>organisatrice communautaire au RAPSIM</i>	
DANS LA TÊTE DES CAMELOTS	34
EXPOSITION	37
Jardins de lumière : un jardin de rêve Par Saïd Farkouh	
VIE DE QUARTIER	40
Le Vieux Saint-Eustache Par Gaétan Prince	
VIE DE QUARTIER	43
Par Siou	
DÉTENTE	44
À PROPOS DU MÉTIER	46
Par Pascal St-Louis	

MOTS DE LECTEURS

Bonjour à toute l'équipe,

un petit mot pour saluer le beau travail que remplit l'un de vos camelots, soit la dame devant la SAQ sur Mont-Royal. Pas une seule fois où je passe à ses côtés que je ne la vois pas souriante et de bonne humeur. Son sourire égaye certainement mon passage et je ne doute pas que beaucoup de gens se sentent également interpellés. Merci à elle pour ce sourire constant qui nous rappelle qu'au fond, il n'y a rien de réellement grave.

Marie-Pier Dupuis



Bounjour !

So I just bumped into one of your vendors, I think his name was Luc. I work for the street paper *Surprise* in Switzerland and was so happy to meet him!! He was so nice ! And I saw that we're even in you paper (page 10) !! :-D

So thank you again and say hi to Luc from me :-)

Sending you some pictures I took.

All the best ! Priska Schlatter

Les camelots sont des travailleurs autonomes.

50 % du prix de vente du magazine leur revient.



ÉCRIVEZ-NOUS !

COURRIER@ITINERAIRE.CA

Des lettres courtes et signées, svp !

PARCE QUE PERSONNE N'EST À L'ABRI.

Réflexions sur l'itinérance après la série
Face à la rue. **MOI**
&cie

En librairie.

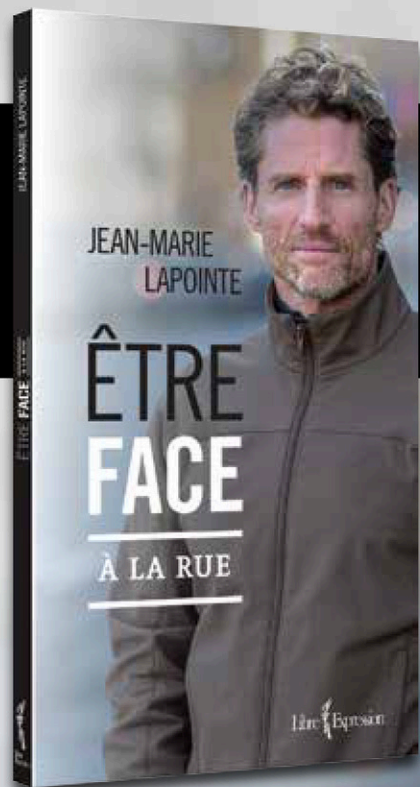
Libre Expression
Une société de Québec Média

Disponible en format numérique

Canada

Conseil des Arts
Canada Council
for the Arts

SODEC
Québec



Merci de redonner
un sens à la vie à
nos camelots et
participants

merci :)

Merci aussi
pour vos
cartes-repas

Merci de
briser leur
isolement

Merci de donner
du sens à notre
mission humaine
et d'en assurer
la pérennité



Oui, j'appuie L'Itinéraire :

- DONS
- CARTES-REPAS
- ABONNEMENT

Pour rejoindre notre service aux donateurs :

☎ 514 597-0238, poste 240

@ dominique.racine@itineraire.ca

JE FAIS UN DON DE : 40 \$ 50 \$ 75 \$ 100 \$ ou _____ \$¹

JE VEUX ACHETER DES CARTES-REPAS :

J'offre _____ cartes-repas à 6 \$ chacune = _____ \$¹

Vous voulez les distribuer vous-même ? Cochez ici :

TOTAL DE MA CONTRIBUTION : _____ \$¹

DONS + CARTES-REPAS

JE VEUX M'ABONNER AU MAGAZINE :

Je m'abonne pour une période de :

12 mois, **24 numéros** (124,18 \$ avec taxes)

6 mois, **12 numéros** (62,09 \$ avec taxes)

Nom ou N° de camelot (s'il y a lieu) : _____

IDENTIFICATION Mme M.

Nom : _____

Prénom : _____

Adresse : _____

Ville : _____ Code postal : _____

Courriel : _____

Téléphone : (_____) _____

MODE DE PAIEMENT

Chèque au nom du Groupe communautaire L'Itinéraire

Visa MasterCard

N° de la carte : | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | |

Expiration _____ / _____

(Mois) (Année)

Signature du titulaire de la carte

Postez votre coupon-réponse au Groupe communautaire L'Itinéraire
2103, rue Sainte-Catherine Est, 3^e étage, Montréal (Québec) H2K 2H9

L'ITINÉRAIRE

¹ Pour respecter l'écologie et réduire ses frais postaux, L'Itinéraire envoie le reçu d'impôt une seule fois par année, au début de janvier suivant le don.

Vous pouvez faire un don directement en ligne
sur notre site www.itineraire.ca

N° de charité de l'organisme : 13648 4219 RR0001



Partir sans laisser de traces

Il y a une dizaine d'années, une histoire qui s'est produite dans mon entourage m'a marquée. Une connaissance a demandé à un de mes proches qui faisait de la rénovation de venir arracher les planchers de bois d'une maison, celle dont elle venait d'hériter de son père, qu'elle n'avait pas revu depuis plus de 20 ans. On avait découvert sa dépouille sur le plancher de sa demeure plusieurs semaines après son décès. Mourir seul. Quel triste sort !

Autre anecdote, ma belle-mère, décédée en 2013, était hébergée dans une résidence pour personnes atteintes d'Alzheimer. J'allais lui tenir compagnie régulièrement, même si je savais qu'elle ne se rappelait pas de mes visites, et, avec le temps qui passait, ne se rappelait pas de moi. Mais j'étais consciente qu'elle était toujours heureuse de l'attention que je lui donnais, pendant la petite heure où je la voyais chaque semaine. Lors de mes visites, j'ai constaté avec tristesse que sur la vingtaine de résidents, la moitié ne recevait peu ou pas de visites du tout. Des pères, des mères, des frères, des sœurs, des oncles et des tantes qu'on a laissés tomber.

Peu importe que ces aînés soient « malcommodes », qu'on « travaille et qu'on n'a pas de temps », a-t-on raison de les abandonner ?

Alors si c'est comme ça qu'on traite nos vieux, qu'en est-il des itinérants, des prostituées, des marginaux ?

Je vous avais parlé d'Élisabèthe, une de nos camelots retrouvée morte dans son petit appartement à côté de L'itinéraire (édition du 15 juin 2017). À part nous, Élisabèthe n'avait plus personne dans sa vie. Elle avait pris soin de faire ses propres arrangements funéraires, soit l'incinération et aucun service.

Il y a quelques semaines, nous avons eu l'occasion d'honorer sa mémoire, grâce à l'initiative de l'Abbé Claude Paradis, de Notre-Dame-de-la-rue. Ce prêtre hors du commun, qui a lui-même connu la toxicomanie et la rue, offre depuis quatre ans des obsèques dignes aux itinérants, prostituées et autres personnes décédées non-réclamées.

Fin septembre, il a invité les gens à se rassembler pour une célébration commémorative à la suite de la mise en terre des cendres de 101 défunts dont personne n'est venu réclamer les restes. Au cours du service, l'Abbé Claude a souligné le passage sur terre d'Élisabèthe, un moment très touchant. Ce qui l'était également était de constater que plus d'une centaine de personnes s'étaient déplacées pour assister à la célébration.

Parmi eux, des ex-itinérants empathiques, et surtout plusieurs personnes d'un certain âge qui comprennent qu'il reste moins d'années devant que derrière. Qui comprennent que ça doit être terrible de mourir seul. Que chaque personne mérite que l'on souligne son passage sur terre.

Je donne ça à réfléchir. À moins de vivre en hermite sur une île, nous faisons partie d'une grande communauté, d'une grande famille humaine. N'est-il pas mieux de reconnaître - de leur vivant - l'existence des personnes esseulées et, mieux encore, de contribuer à soulager leur solitude ?

Parce que la perspective de mourir seul et de ne laisser aucune trace est trop triste. ■



4 questions à Bernard St-Jacques

Le mois dernier, une trentaine de recommandations visant à lutter contre le profilage racial et social ont été approuvées par l'administration de Denis Coderre. Il s'agit d'une conclusion à la consultation, organisée au printemps, pendant laquelle plusieurs acteurs et groupes communautaires ont été entendus. Directeur général de la Clinique Droits Devant, un organisme qui vient en aide aux personnes en situation d'itinérance judiciairisées, Bernard St-Jacques analyse quelques-unes des mesures.

1 Dans quel contexte ces recommandations ont-elles été formulées ?

Pour le comprendre, il faut remonter dans le temps. Toute la notion de profilage est apparue vers la fin des années 90. Au niveau racial, elle était souvent liée aux gangs de rue qui remplaçaient les motards criminalisés amenant ainsi une tout autre dynamique : tout jeune noir habillé d'une certaine façon et étant dans l'espace public pouvait être ciblé par la police. Au niveau social, elle s'est développée autour de la question de la revitalisation du centre-ville et de la reconsidération des populations marginalisées. Ces notions ont été confirmées par la mise en place d'équipes de police spécialisées et par le nombre de contraventions attribuées à certains groupes de citoyens plutôt qu'à d'autres. 2009 et 2011 ont été des années charnières puisque les constats étaient accablants et les études commençaient à appuyer ces thèses. Au niveau de la symbolique, le terreau est plus que fertile :



PHOTO : ALEXANDRA GUELLIL

la Ville joue la carte de la réconciliation avec le changement du drapeau municipal, le changement de noms des espaces publics et au niveau national, la préparation d'une commission sur le racisme systémique. De plus, il ne faut pas oublier que nous sommes dans la dernière année du plan d'action de lutte contre l'itinérance. Un bilan public sur ces questions était donc très attendu.

2 L'une des mesures est liée à la révision de « toutes les dispositions réglementaires et directives du SPVM et de la STM ». En quoi est-ce primordial dans la lutte au profilage ?

Ce qui est extraordinaire, c'est que 18 élus à travers la ville se sont entendus sur cette mesure en ce sens où l'on n'a pas eu besoin de les convaincre de sa nécessité. Dans la plupart des cas, on nous dit souvent qu'un règlement est appliqué sans même que l'on en connaisse sa teneur. Cette mesure nous donne donc un levier pour mesurer des actions concrètes. Cependant, je ne m'attends pas à ce qu'une administration municipale en fasse son cheval de bataille. Il s'agissait de la plus importante recommandation sur laquelle nous avons travaillé avec l'aide de la Commission des droits de la personne et de la jeunesse. Mais, jusqu'où ira cette reconnaissance du problème ? Rappelons que ce sera à la prochaine administration municipale d'appliquer ou non les différentes mesures.

3 Est-ce qu'elle sera « en droit » de ne pas travailler sur ces recommandations ?

Évidemment. S'il existe des filtres et des mécanismes démocratiques, il ne s'agit pas uniquement d'une question de droit comme tel. La prochaine administration municipale pourra expliquer qu'elle ne pourra pas travailler sur l'application de telles mesures en raison de son agenda. De plus, il suffit d'avoir une administration municipale frileuse combinée à une administration policière prudente - quoiqu'ouverte - pour que cela traîne.

4 Comment ces mesures seront-elles appliquées ?

Il est vrai que dans ce rapport, on ne va pas très loin au niveau de l'application alors qu'il s'agit d'un élément sur lequel il est possible de travailler ici et maintenant. Il existe des actions concrètes que l'on peut mettre en œuvre rapidement. Par exemple, on sait que les commerçants autour des stations de métro font de nombreuses plaintes à l'encontre des personnes itinérantes. Or, personne ne pense à créer des ateliers de sensibilisation pour favoriser une meilleure cohabitation. Comme si l'on préférerait entretenir le même modèle. Au-delà de l'application des mesures, il faudra veiller à prendre en compte l'intersectionnalité des discriminations, tant sur la compréhension du problème que sur la façon d'y remédier. ■

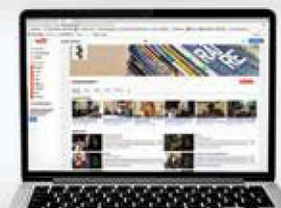
Les recommandations sont en libre consultation sur le site Internet de la Ville de Montréal :

https://ville.montreal.qc.ca/pls/portal/docs/PAGE/COMMISSIONS_PERM_V2_FR/MEDIA/DOCUMENTS/RECOM_20170912.PDF

L'ITINÉRAIRE

YouTube

Abonnez-vous à
notre chaîne officielle
Groupe l'itinéraire





Saint-Rémi

Somos hermanos veille au grain

PAR MARIO ALBERTO REYES ZAMORA ET JOSÉE PANET-RAYMOND

Un dimanche ensoleillé, mi-septembre à Saint-Rémi, on se croirait dans une petite ville de l'Amérique latine. Dans les rues, sur le parvis de l'église et dans la *tienda* au coin de la rue, les gens qui circulent sont pour la plupart Mexicains, Guatémaltèques et Honduriens. Les *trabajadores*, ces travailleurs agricoles venus d'ailleurs font partie du paysage montréalais depuis plus d'une trentaine d'années.

Parmi eux, Gabino Rosales, 51 ans, originaire de San Luis Potosi au Mexique revient chaque année depuis 11 ans à la même ferme, Les maraichers Saint-Michel. Le père de quatre enfants qu'il laisse derrière lui huit mois par année, soit d'avril à la fin octobre, travaille au moins 10 heures par jour au salaire minimum de 11,25 \$ de l'heure. « C'est dur d'être loin de ma femme et mes enfants. Il y a bien les petits boulots de la construction et de l'agriculture dans mon pays, mais ce n'est pas assez pour nourrir ma famille convenablement, déplore-t-il. Je leur parle au téléphone régulièrement; j'aimerais bien communiquer par Skype, mais comme on n'a pas internet dans mon village. »

Gabino fait partie des 11 000 travailleurs agricoles saisonniers qui viennent semer, cultiver et récolter nos fruits et légumes à l'échelle du Québec. De ce nombre, 3000 travaillent dans la région de

Saint-Rémi. Et, disons-le tout de suite, s'ils n'étaient pas là, la majorité des fermes feraient faillite, faute de travailleurs québécois prêts à effectuer un travail éreintant, six jours par semaine au plus bas salaire, pour quelques mois par année.

C'est d'ailleurs pour pallier cette pénurie que le Programme de travailleurs agricoles saisonniers (PTAS), créé comme projet-pilote en 1966 a été relancé plus intensivement au milieu des années 1990 pour faire venir des travailleurs du Mexique. Un autre programme, le PTET (travailleurs étranger temporaires) fait désormais venir des Guatémaltèques au Québec. Les Honduriens se sont ajoutés au nombre depuis quelque temps.

Pas tous bien traités

« J'ai un bon patron, dit Gabino qui fait partie d'une petite équipe de sept travailleurs dans la ferme où il récolte pommes de terre, choux et betteraves. Nous sommes bien logés et quand on a besoin de voir le dentiste ou le médecin, notre employeur organise le rendez-vous et nous accompagne pour servir d'interprète. Aussi pour faire nos courses, on nous prête la camionnette. Sinon, je me déplace à vélo », dit celui qui a pédalé 10 km pour venir assister à la messe à Saint-Rémi pendant sa seule journée de congé hebdomadaire.

Si Gabino figure parmi les 70 % des travailleurs saisonniers qui bénéficient de bonnes conditions de travail, ce n'est pas le cas de tous. « Je dirais que 20 % des producteurs ont des manquements par rapport à leurs travailleurs, tandis que 10 % traitent leurs employés comme des esclaves », informe Melvin Mendez, de Somos Hermanos, un organisme de défense des droits des travailleurs migrants, chapeauté par les diocèses de Saint-Jean-Longueuil et de Valleyfield.

Il explique que chez ces producteurs fautifs, les conditions de vie et de travail sont très dures. « Les habitations, bien que construites récemment sont trop petites pour accommoder les travailleurs et l'isolation



Melvin Mendez, de l'organisme Somos Hermanos, à gauche et Gabino Rosales

n'est pas adéquate, les rendant trop chaudes l'été et trop froides l'automne. » Il cite également en exemple la pression pour faire de trop longues heures, ne pas offrir d'assistance aux travailleurs malades ou de les renvoyer dans leur pays plutôt que de les faire soigner. « Ces employeurs sont dans l'ignorance, ils ne comprennent pas la réalité des Mexicains et Guatémaltèques. Ils se disent qu'un minimum ici sera toujours préférable aux conditions de vie dans leur pays d'origine, et ils en profitent. »

Retournés chez eux

Signaler son insatisfaction ou dénoncer de mauvais traitements peut valoir de gros problèmes à des travailleurs migrants, surtout ceux du Guatemala. Alors que les travailleurs mexicains, grâce à une entente entre les gouvernements du Canada et du Mexique peuvent demander de changer d'employeur, les travailleurs guatémaltèques, qui viennent au Québec grâce au PTET, sont gérés par le privé, et sont donc moins protégés. « Disons que la main-d'œuvre ne manque pas, donc malheureusement si ces travailleurs ne sont pas contents de leurs conditions de travail, d'autres prendront leur place et ils ne seront plus admissibles à revenir au Québec », informe M. Mendez.

Melvin Mendez, qui a fui le Salvador en raison des conflits armés des années 80 est devenu le défenseur des *trabajadores* un peu par hasard. « J'ai acheté une maison à 30 km au sud de Saint-Rémi et lorsque je passais dans le village j'ai été frappé par le nombre de Latino-américains. Je suis allé à leur rencontre, et en discutant avec eux je me suis rendu compte des difficultés que ces personnes rencontraient. Parlant peu ou pas le français, ils leur était difficile de connaître leurs droits et de faire certaines démarches administratives », relate-t-il.

Celui qui agit comme intermédiaire et interprète auprès des producteurs et les travailleurs explique que ces derniers ont automatiquement droit à une carte d'assurance-maladie lorsqu'ils arrivent. « Or 40 % des travailleurs, dont certain de longue date, n'ont aucune connaissance de l'existence de la carte d'assurance-maladie. » Bien que ce soit la responsabilité de l'employeur de faire certaines démarches administratives, ils n'ont souvent pas le temps où l'envie de le faire, dit M. Mendez. « La solution idéale serait donc d'avoir une personne qui s'occupe des ressources humaines pour les travailleurs », souhaite-t-il.

Il précise encore que les travailleurs migrants paient de l'impôt ainsi que de l'assurance-emploi, même s'ils ne peuvent se prévaloir des prestations de chômage. Il est également interdit aux travailleurs migrants de demander la résidence au Canada.

Risques du métier

Travailler dans les champs, le dos courbé à longueur de journée ne rebute pas les travailleurs qui sont rompus à cette besogne. Mais



Le prêtre colombien, Marcello Serato

PHOTOS : MARIO ALBERTO REYES ZAMORA

ce n'est pas sans conséquences; les maux de dos et les douleurs musculaires sont monnaie courante. De plus, ce genre de travail n'est pas sans risque : cette année seulement, quatre travailleurs sont décédés. « Nous pouvons nous compter privilégiés d'avoir cette main-d'œuvre essentielle pour que nous puissions avoir des fruits et des légumes locaux. Il ne faut pas oublier que la cadence de travail est extrêmement rapide et ils travaillent souvent par des journées chaudes sous le soleil pendant des heures. »

Beaucoup de gens de Saint-Rémi et des environs le reconnaissent et font de grands efforts pour intégrer ces travailleurs saisonniers. « Que ce soit à la pharmacie ou à la caisse populaire, plusieurs entreprises ont adapté leur services en ayant des employés qui parlent espagnol », informe Melvin Mendez. Par ailleurs, lors de notre passage à Saint-Rémi, nous avons visité le marché El Primo, un véritable magasin général latino-américain où les travailleurs peuvent se rencontrer et s'approvisionner de produits de leurs pays, de même que de profiter du service d'envoi d'argent en Amérique du Sud. Et chaque dimanche, ils convergent à l'église du village pour assister à la messe, qui, depuis 20 ans, est célébrée en espagnol. ■



Ce reportage a été réalisé avec la collaboration de la Table itinérance Rive-Sud



ÉTATS-UNIS | Ouragan Harvey : sauver les animaux

L'un des impacts les moins connus des catastrophes naturelles qui ont ravagé les États-Unis et plusieurs îles des Caraïbes est l'abandon des animaux de compagnie. Grâce à Animal Rescue Corps (ARC), un organisme de sauvetage animalier, 156 animaux ont été sauvés au lendemain de l'ouragan Harvey. L'organisme possède un abri permanent situé à Lebanon (Tennessee), devenu l'endroit où se préparent les opérations de sauvetage. Les animaux y sont hébergés en attente de retrouver une maison et une famille au pays. Pendant l'ouragan, un peu plus de sept abris d'animaux ont été touchés dans la région. Les animaux sont répartis dans plusieurs États afin d'éviter de saturer les différents abris. L'organisme a invité le public via sa page Facebook à effectuer des dons en argent ou en temps pour être capable d'honorer leur mandat. *(The Contributor / INSP.ngo)*

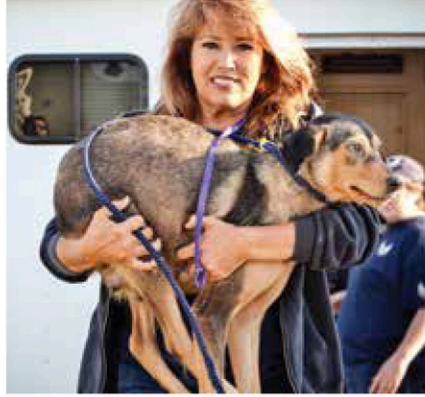


PHOTO: THE CONTRIBUTOR

JAPON | Danser pour espérer

« Shinjin H Sokerissa! » est le nom donné à un projet de danse où plusieurs Japonais sans-abri découvrent une façon d'exprimer leurs ressentis et leurs vécus avec leur corps. Ce projet est né en 2004 grâce à la persévérance de Yuki Aoki, danseur et chorégraphe professionnel, intrigué par ce que pouvaient révéler les mouvements de ces personnes qui ont dû lutter pour rester en vie. Si peu de personnes croyaient en son projet au début, le groupe effectue des représentations partout au pays aujourd'hui, allant à la rencontre du public dans les parcs ou les musées. La troupe a même eu l'occasion de se produire avant les Jeux olympiques d'été de 2016 à Rio de Janeiro. Yuki Aoki a rappelé en plusieurs entrevues que les danses n'étaient pas chorégraphiées. Son leitmotiv est de donner la chance aux apprentis danseurs d'illustrer par des mouvements certaines expressions. *(Reuters / INSP.ngo)*



PHOTO: REUTERS/TORU HANAI

ALLEMAGNE | Construire ensemble

C'est en apprenant qu'ils allaient fonder une famille que Franck et Heike Schröder ont choisi d'habiter dans un logement collectif. S'il est vrai que le couple ne pouvait pas obtenir une hypothèque pour acheter leur propre maison, ils ont opté pour une solution plus sûre qu'une location et surtout, en adéquation avec leurs valeurs. C'est donc en répondant à une annonce publiée dans un journal qu'ils ont rejoint un groupe de personnes ayant décidé de construire leur propre immeuble. Dans leur groupe, baptisé Baugruppen, les familles souhaitant accéder à la propriété se regroupent, achètent un terrain, embauchent un architecte et construisent ensemble ce qui deviendra leur bien immobilier. Cet habitat devenu collectif a pour but de personnaliser son chez-soi en suivant quelques principes de vie avec d'autres familles comme le partage des vêtements, des jouets des enfants ou des provisions. Selon les dernières estimations, les projets de cologements sont en plein essor à Berlin avec un peu plus de 450 projets en cours ou complétés. *(Big Issue North/INSP.ngo)*



PHOTO: KATHIRN OHLMANN

L'itinéraire est membre du *International Network of Street Papers* (Réseau International des Journaux de Rue - INSP). Le réseau apporte son soutien à près de 120 journaux de rue dans 35 pays sur six continents. Plus de 250 000 sans-abri ont vu leur vie changer grâce à la vente de journaux de rue. Le contenu de ces pages nous a été relayé par nos collègues à travers le monde. Pour en savoir plus, visitez www.street-papers.org.



Les animaux d'Afrique

Je regarde de temps en temps des documentaires sur les animaux. Comme sur la chaîne *National Geographic*, par exemple. La girafe a le cou long. Elle mange des feuilles d'arbres. Le lion se promène avec sa famille. Il chasse des proies pour se nourrir. J'aime bien les lionceaux. Ils ne sont pas malins lorsqu'ils sont jeunes. Ils jouent ensemble entre eux sans se faire de mal.

J'aime bien les antilopes également. Elles sont habiles et elles courent rapidement. Elles sont de toute beauté. Par contre, je n'aime pas beaucoup les crocodiles. Ce sont des animaux féroces. Ils font mal aux autres animaux et ils ne sont pas très beaux.

J'ai déjà vu de majestueux lions et tigres blancs à la télévision. Ils sont peu nombreux et rares. Il y a aussi des chats sauvages en Afrique. Ils ressemblent à de vrais chats mais plus gros et plus agiles.

Les animaux d'Afrique vivent dans des températures très chaudes. Ils sont capables de survivre à ces températures torrides. Leur corps s'adapte. Il y a d'autres espèces d'animaux en Afrique mais il ne faut pas les chasser parce que certains sont en voie d'extinction. Par exemple, les braconniers chassent les éléphants pour leur ivoire et les tigres pour leur fourrure.

Je termine en disant qu'ils sont tous de beaux animaux et qu'ils ne devraient pas être chassés et tués. Laissez-les vivre libres dans la forêt au lieu de les mettre dans les zoos !

RAOUL JOUBERT
CAMELOT MÉTRO BONAVENTURE ET
PROMENADE MASSON



Le panier bio

Bien manger c'est bon. *Pis* toi, manges-tu santé ?

Moi ça m rappelle le temps des hippies *pis* des beatniks. *Pis* Sam, mon voisin d'à-côté durant les années 60-70. Certes y'avait des dérapages occasionnels au LSD *pis* à l'acide, mais y mangeait des bonnes graines, *pis y'était* proche d'la nature, *pis y'était* en santé. Ça fa'que la vague bio n'a rien de *ben* neuf. C'est plus un rappel à l'ordre et une prise de conscience que le produit de la ferme à grande échelle est devenu dangereux et menaçant pour la santé comme plein d'autres affaires.

Cette tendance bio, ce retour aux sources, je la préfère bien sûr à celle de l'épandage d'insecticides et de pesticides. Ça fa moins peur que les grosses lettres OGM. Le goût est meilleur et cette production nous est présentée comme entièrement écolo-gentille. Manger santé, c'est certainement une bonne affaire. C'est gagnant. Ça donne des couleurs, d'la détermination, du dynamisme et une sensation de bien-être. Mais tout ça à quel prix ? Les produits bio sont coûteux.

Pour Stéphane (mon client lecteur qui m'a suggéré ce billet), le produit bio coûte plus cher, mais il ne se sent pas escroqué. Il y voit plein d'avantages dont la fraîcheur, la qualité et le goût.

Pour les petites gens, l'histoire est un peu différente. Avec un budget un peu maigre, ils doivent se contenter d'acheter des carottes radioactives un peu bêtes et fluettes et d'la laitue fripée plutôt que frisée. C'est moins cher, donc plus abordable pour les petits portefeuilles. J'chiale pas ici contre le produit bio. J'parle d'une réalité financière qui afflige beaucoup de gens. Je trouve le bio tout simplement un peu trop cher.

Fort heureusement, il y a les jardins communautaires. En plus d'être une super activité, les jardins nous permettent de réduire un peu le coût du panier d'épicerie.

Et que dire de l'élevage de gloseuses et de caqueteuses (poules pondeuses) comme loisir. Ce n'est pas banal du tout. *Pis* ça donne des œufs frais.

JEAN-GUY DESLAURIERS
CAMELOT PROMENADE MASSON



Je vauX 1,65 \$ par jour

Récemment, j'ai eu la mauvaise surprise de constater que ma ligne de téléphone était coupée sans raison apparente. Comme je n'ai pas les moyens de me payer un cellulaire, je n'avais plus du tout de service téléphonique.

J'ai dû m'habiller en pleine nuit pour aller dans une cabine téléphonique, à plusieurs coins de rue de chez moi, pour rejoindre le service de réparation de Bell. Ils m'ont promis de m'envoyer un technicien dès le lever du jour.

Néanmoins, on m'a demandé de rester à la maison et d'être là entre 8 h et 17 h. Cette journée-là, j'ai dû rester à la maison et attendre la venue du technicien.

Effectivement, vers 14 h, le technicien est arrivé. Après plusieurs vérifications de l'équipement, il m'a annoncé que mon problème était hors de sa compétence. Le problème semblait venir de l'extérieur de mon appartement.

La compagnie a envoyé un autre technicien le lendemain. Cette fois-là, il est arrivé vers 16 h. Il a réglé le problème et m'a assuré que ce genre de problème ne surviendrait plus.

Malheureusement, à peine quatre jours plus tard et au beau milieu d'une conversation téléphonique, la ligne est abruptement tombée en panne. Pour une deuxième fois, j'ai dû refaire le même manège pour rejoindre la compagnie.

Le jour prévu, j'ai dû téléphoner à six reprises pour savoir à quelle heure le technicien viendrait. Dans les 15 prochaines minutes, m'a-t-on répondu. Finalement, le troisième technicien a réglé le problème en me disant que ses autres collègues étaient des incompetents.

Bell admet que les problèmes n'étaient pas mon problème et que je n'avais pas à payer pour la réparation.

La compagnie m'a accordé un crédit d'environ 8 \$ sur mon prochain compte, pour compenser la perte de service. Ça fait environ 1,65 \$ par jour. Ce n'est pas cher payé pour avoir perdu trois jours de ma vie. Et si j'avais perdu trois jours de salaire ?

TUAN TRIEU-HOANG
CAMELOT HENRI-BOURASSA



J'ai été chanceux dans la vie. Dans le temps, il y avait plusieurs compagnies qui engageaient dans les parcs industriels. C'était des usines de construction ou de livraison. J'ai arrêté les études à 16 ans parce que je n'arrivais plus à apprendre. Je ne faisais que niaiser donc j'ai décidé d'intégrer le marché du travail. Ma première job, c'était pour la compagnie Savanna. J'étais assis sur un banc et je vérifiais si les bouteilles étaient pleines et si les bouchons étaient bien fixés. Ma seconde job, c'était à la cafétéria de l'aéroport de Dorval. J'aimais bien cela parce que je rencontrais des personnes différentes : les voyageurs comme l'équipage. Pour tout dire, il n'y a rien que je n'ai pas fait comme travail.

J'ai été cuisinier, chauffeur de camion, ouvrier dans les entrepôts, machiniste, livreur. On était dans les années 70, c'était assez facile de trouver un travail au Québec. J'ai essayé de reprendre les études dans les années 80 en tentant ma chance à l'école Le Virage située à Laval. C'est une école pour ceux qui ont décroché. Mais j'ai finalement arrêté parce que j'avais de la misère à me concentrer. J'ai connu L'itinéraire à ses débuts. J'avoue avoir été un peu méfiant avant d'embarquer parce que je me demandais si j'allais réussir à vendre un magazine dans la rue.

Au début, j'étais très gêné. Ce n'est pas si simple d'approcher les gens pour vendre quelque chose. Mais j'ai réussi à le faire. À l'inverse, il peut arriver que ce soit les clients qui soient gênés. Mes premières ventes étaient dans les années 1990 au coin des rues Saint-Denis et Jarry, devant une succursale de la Banque de Montréal. Parmi les premiers clients, il y avait une femme qui n'embarquait jamais dans le métro sans sa copie du magazine. Ce qui est beau avec mon travail actuel, c'est que je suis mon propre boss. C'est pour cela que j'aime tant ce que je fais !

MAXIME VALCOURT

C A M E L O T

AU THÉÂTRE DU NOUVEAU MONDE

L'ITINÉRAIRE

Changement de carrière

Travailler en accord avec soi

PAR ALEXANDRA GUELLIL

Il n'est pas rare d'entendre parler de ces professionnels qui entament un changement de carrière. S'il peut être considéré parfois comme radical voire brutal, les chercheurs valident de plus en plus le besoin de correspondre à ses valeurs propres.

« De tous les temps et à toutes les époques, il a été toujours question de trouver l'appariement entre des postes (ou des tâches) et des individus. C'est d'ailleurs le but ultime de la profession de conseiller d'orientation », amorce Jacques Forest, professeur au département d'organisation et ressources humaines de l'École de sciences de la gestion de l'UQÀM. « Que ce soit sous l'angle de la personnalité, des intérêts vocationnels ou des sources de motivation, l'idéal est de trouver un emploi qui est une continuité naturelle de la personne que l'on est. »

La profession ou l'activité choisie deviendrait donc un moyen d'effacer la ligne entre ce qu'est l'individu et ses actions quotidiennes. Un aspect que M. Forest préfère aborder en parlant des motivations et des forces. Pour illustrer son propos, il conseille un test gratuit et en ligne sur le site viame.org permettant de classer ses forces par le biais de réponses données à une centaine de mises en situation. « Tout le monde a des forces, il faut juste les connaître et savoir les exploiter », justifie-t-il. S'il admet qu'il faut se méfier des tests grands publics prétextant procéder à un classement en cinq questions, M. Forest estime que tout le secret du bonheur au travail serait « d'être capable dans son emploi d'utiliser souvent, longtemps et intensément nos forces, c'est là que cela va bien ».

Une vie, une carrière

Le professeur soutient que cette vision va à l'encontre de certaines perceptions visant à faire croire qu'un rôle doit être joué dans le milieu du travail. « Il peut y avoir des comportements, des postures ou des étiquettes à adopter ou à respecter, mais le but est d'avoir le moins de décalage possible. Lorsque vous faites appel à vos forces, à ce qui est naturel et authentique, vous n'aurez pas l'impression de travailler », ajoute-t-il.

Professeure au département de management et technologie de l'UQÀM, Kuyken Kerstin a travaillé sur le changement de carrière des différentes générations. Elle explique que cette façon de penser la réorientation professionnelle est une particularité de la province puisque « la société met l'accent sur l'expérience professionnelle poussant les jeunes à toujours acquérir des compétences ».

Pour Mme Kerstin, c'est à partir de la trentaine que « l'on commence à prendre du recul allant parfois jusqu'à un questionnement sur le



Jacques Forest

« Lorsqu'on cherche à se réorienter professionnellement, c'est souvent parce qu'on cherche un environnement qui correspond un peu plus à nous et où l'on peut être nous-mêmes. »

rôle que l'on joue dans la société ». Cette tendance vise souvent à atteindre l'équilibre travail-famille et à redéfinir ses priorités. Pour ce qui est de la génération 50-80 ans, « huit personnes sur dix décident de retourner au travail, et ce, même si elles touchent une pension. Cela peut être parce que ces personnes s'identifient à leur profession qui fait partie intégrante de leur personnalité ou pour répondre à une question financière ».

De plus, la chercheuse a constaté que les dix dernières années ont vu émerger une génération de professionnels très jeunes et de ceux qui sont proches de la retraite qui ont un grand besoin d'établir des liens et de transmettre leurs connaissances. « Cela permet de se questionner sur les façons dont on peut créer un environnement de travail qui répond à ces besoins spécifiques », estime Mme Kerstin.

Pourquoi se réorienter ?

Directeur de la Clinique carrière de l'UQÀM, professeur en conseil de carrière et conseiller d'orientation, Louis Cournoyer rappelle qu'il existe différents stades dans une vie professionnelle. « Une réorientation de carrière n'est pas quelque chose que l'on décide tout d'un coup. On peut décider d'un coup de passer à l'action, mais souvent, il s'agit d'un projet préparé. »

M. Cournoyer identifie quatre principales causes à un tel changement qui sont le fait de réaliser que les tâches exercées ne plaisent plus au travailleur, le fait d'avoir des relations interpersonnelles insatisfaisantes, les changements organisationnels dans les entreprises, et, enfin les enjeux psychosociaux qui découlent des trois premières

« L'identité professionnelle d'une personne passe souvent par le regard des pairs »



Emmanuelle Desrosiers

PHOTO : ALEXANDRA GUELLI

ayant une famille, contrairement à un jeune au cégep, il peut y avoir des conséquences sur son entourage. Cela signifie que les projets individuels sont subordonnés aux projets collectifs ou aux projets de couple. Quand un des deux décide d'aller vers autre chose, l'autre doit souvent s'adapter », explique le professeur.

Et à Mme Desrosiers de questionner sur la façon dont sera interprété le changement de carrière par l'ensemble du réseau professionnel de l'individu concerné. « C'est en quelque sorte un facteur déterminant qui fera que la personne qui entame un processus de changement de carrière s'y sentira bien ou non », ajoute-t-elle.

Rappelons qu'aujourd'hui un peu plus de 60 % des conseillers d'orientation travaillent avec des adultes tandis qu'un conseiller sur cinq travaille avec des jeunes au secondaire. Une proportion qui a plutôt tendance à augmenter au fil des années. ■



Louis Cournoyer

« Une réorientation de carrière n'est pas quelque chose que l'on décide tout d'un coup. On peut décider d'un coup de passer à l'action, mais souvent, il s'agit d'un projet préparé. »

causes. « Les changements technologiques influenceront la façon dont on se réoriente. Il faut se rappeler qu'avant, la gestion des carrières revenait aux syndicats, explique le professeur, tandis qu'aujourd'hui l'ancienneté est de moins en moins valorisée. Il faut donc travailler avec son portefeuille de connaissances. Cela peut donc mener à une disparition de certaines tâches. Quand le métier se transforme, c'est notre personnalité qui se transforme aussi. »

Pour Emmanuelle Desrosiers, coordonnatrice de la clinique carrière de l'UQÀM et conseillère d'orientation en pratique privée, un certain flou persiste dans le monde du travail d'aujourd'hui. « Dans le même moment où de plus en plus de métiers sont disponibles sur le marché du travail, d'autres se transforment. Ce qui peut rendre plus complexe la prise de décision quant à sa carrière. »

À la question de savoir si les changements de carrière sont admis par la société, M. Cournoyer rappelle que dans ses consultations, il s'intéresse à l'entourage de la personne concernée. « Pour un adulte

PUBLICITÉ

TOUT LE MONDE
MÉRITE UNE CHANCE ÉGALE
d'écrire son avenir.



Centrale des syndicats
du Québec



lacsq.org



Métiers d'antan, mœurs d'avant

Hélène-Andrée Bizier

PROPOS RECUEILLIS PAR ALEXANDRA GUELLI

Chiffonnière, téléphoniste ou encore guérisseur, voici quelques exemples des métiers examinés par l'historienne et essayiste Hélène-Andrée Bizier dans *À chacun son métier*. Bien que son livre ait été publié en 2010, *L'itinéraire* a profité de son expertise pour comprendre ces souvenirs traduits méticuleusement grâce à une recherche photographique.

Avant de vous consacrer aux métiers disparus, vous avez travaillé sur *L'histoire du Québec en photos*. Pourquoi tant d'intérêts pour les photographies d'époque ?

Quand j'ai commencé ma série d'ouvrages en 2006, je voulais étudier l'histoire et montrer ce que les gens n'ont jamais vu. Qu'il s'agisse de l'époque Duplessis (1944-1959) ou de la chute du pont de Québec (1907), on en entend souvent parler à l'école ou ailleurs sans avoir vu ces événements clés. Je suis persuadée qu'on ne peut pas se souvenir de choses que l'on n'a jamais vues. Après *L'histoire du Québec en photos*, je me suis intéressée à l'histoire des hommes québécois puis à celle des femmes.

Dans une photo par exemple, il y a une scène des années 1920 qui représente assez bien l'esprit des photographes de ce temps-là. Ils travaillaient comme en peinture, mais en photos. Tous les personnages, bien qu'ils soient vrais, ne posent pas. Le photographe a ainsi

illustré différents métiers, du canotier au pêcheur. Comme la prise de photo était très lente autrefois, notamment à cause du temps d'exposition, les personnes avaient le temps de regarder le photographe et non uniquement l'objectif. Et ce sont ces visages dans toute leur sincérité qui m'ont impressionnée.

Un autre exemple est une photo qui traduit une scène de la grève de l'amiante (1949). On y voit la famille du gréviste. Je suis émue de voir ces grévistes avec la touche du photographe qui est tellement personnelle : les hommes politiques et directeurs d'entreprises de l'époque sont illustrés ici par des cochons installés sur leur camion. Ils étaient jugés responsables d'une grève qui a été un moment clé de notre histoire.

C'est donc ce livre sur l'histoire du Québec qui vous a amenée à comprendre le rôle des femmes et des hommes à travers le temps ?

J'ai voulu continuer à montrer les personnes dans leur univers propre. Alors, j'ai préparé un livre sur les femmes pour expliquer qu'elles n'avaient traditionnellement pas un rôle à jouer dans la société. On les formait pour qu'elles jouent ce rôle : prière, obéissance, propreté et tenue de la maison. Il fallait qu'on les « dresse », qu'on les dirige. Quand on parle de métiers disparus, on parle davantage de métiers réservés





La grève de l'amiante (1949)

aux hommes. D'ailleurs, ils étaient eux aussi formés pour devenir des pourvoyeurs. Si les femmes devaient se marier à 14 ans, les hommes devaient subvenir aux besoins des familles. Les poids sociaux et religieux étaient tels qu'il était impossible de déroger à cela.

À cette époque, les métiers de services ont le vent en poupe. Les hommes seront au service des autres en gagnant très peu d'argent. C'est le cas des métiers de raquetteurs ou de canotiers. Ce sont des

On remarque aussi que la plupart des métiers manuels correspondant aux besoins de base (manger, dormir, se loger, se déplacer) sont exercés soit par certaines communautés, soit par les femmes. Comment traduisez-vous cela ?

Quand on parle de cette forme de contribution des femmes notamment au sein des communautés, je me souviens d'une formulation de Marius Barbeau qui les appelait les « saintes artisanes » visant particulièrement des religieuses. On réserve aux femmes une fonction de production de biens d'usage courant. On ne demandait pas à une femme de construire un traineau, mais plutôt de fabriquer des habits, de les coudre ou de les tisser.

Tandis que les hommes s'affirment dans le milieu des affaires ou des sciences. Pourquoi sont-ils plus présents que les femmes ?

Les hommes sont présents dans tous les corps de métiers. Il faut rappeler que l'on commence à voir des femmes dans les bureaux et les banques à la fin du 19^e siècle en même temps que l'on crée le métier de téléphoniste avec l'invention du téléphone. Elles exercent des métiers en restant discrètes. Elles ne sont pas devant la scène. Les jeunes femmes qui travaillent sont généralement célibataires parce que lorsqu'elles se marient, elles doivent laisser leur emploi à une autre. En ce sens où son époux doit désormais subvenir à ses

Canotiers



métiers qui reviennent aujourd'hui sous d'autres formes et qui sont basés sur les fondements d'une économie de troc. Ils sont souvent reliés à l'agriculture ou encore aux transports. Par exemple, le métier de raquetteur répondait au besoin de se déplacer pour chasser ou fabriquer les produits de l'érable. On utilisait tous les produits à proximité pour les transformer. On apprenait des communautés autochtones à fabriquer des canots. À cette époque, les femmes issues de ces communautés transformaient la sève d'érable en sucre pour mieux la conserver.

« À cette époque, la société s'appuie sur le principe qu'une femme sera entretenue par un homme. La femme qui travaille est généralement mal vue tout comme son mari ou son père parce qu'on suppose qu'ils ne peuvent pas subvenir aux besoins de leur famille. »

besoins. De plus, quand une femme était enceinte, elle devait disparaître de la circulation et si elle était enseignante, il était possible qu'elle perde son emploi. Tous les acquis sociaux qui permettent aujourd'hui aux personnes de conserver leur emploi n'arrivent qu'au moment où l'on s'intéresse à lutter contre la précarité.



Téléphoniste

Pensez-vous que cet engrenage est dû à la présence ou l'omniprésence de l'Église ?

Je crois plus que c'est dû à un clivage social naturel. C'est-à-dire qu'il existe une élite dans toutes les sociétés qui compte sur la bourgeoisie pour faire rouler le petit commerce, le notariat ou le droit. Et, paradoxalement, tous ces gens comptent sur les plus petits qu'eux-mêmes pour se nourrir, construire, se bâtir ou se chauffer. Même dans les sociétés les plus primitives qui ne sont pas religieuses, il y a toujours cette hiérarchie.

Une hiérarchie qui menait certainement les femmes à exercer des métiers comme buandier ou chiffonnière...

Commençons par le métier de buandier. C'est le métier qui se pratique à l'hôpital pour nettoyer les draps, les désinfecter, d'où ces grandes machines. Dans les hôpitaux, il doit sans doute en exister encore parce que c'est l'époque où l'on comprend qu'il faut être prudent pour ne pas propager des maladies. Ce métier est un bon exemple de hiérarchisation sociale : jusqu'à la fin de la Seconde Guerre mondiale, c'était un métier pratiqué par les femmes, mais



Chiffonnière

avec l'immigration, on a compris qu'il était possible de laver son linge hors de chez soi, dans un commerce. Quant au métier de chiffonnière, toujours exercé par les femmes, il consistait à déchiqueter du linge pour le transformer en autre chose. Il existait par exemple des manufactures de laine où il était possible de vendre des vêtements ou de les échanger contre une couverture.

Comme on le constate dans votre livre, il était possible de voir des femmes dans les laboratoires ?

Dès les années 40, il leur était possible d'intégrer certains métiers, souvent en tant que laborantines. Le métier de chimiste s'apprenait à l'université et jusque dans les années 30-40, les femmes n'étaient pas admises dans ces créneaux. Elles étaient admises dans des domaines ciblés comme la diététique ou les services infirmiers bien que c'était un domaine qui s'apprenait à l'hôpital. Ça a été long avant que l'on accepte les femmes en chimie parce que c'était considéré comme un métier marginal. Il existait à l'époque des métiers qui étaient pour elles un moyen de parler à d'autres femmes. D'ailleurs, c'est à cette même époque que l'on enseignait la cuisine dans des congrégations religieuses pour former les femmes à être de bonnes épouses ou ménagères.

Certains métiers sont plutôt troublants comme ceux que vous avez regroupés sous la rubrique des « curiosités » ...

Ce sont les personnes qui se donnaient en spectacle. C'était une façon de gagner sa vie lorsque l'on souffrait d'un handicap plutôt physique : avoir deux têtes, être siamois, etc. On voit le géant Beaupré (Édouard) qui était un personnage fascinant pour l'époque (voir photo à droite). Les personnes différentes, comme les nains, les bossus, étaient exposées dans les cirques. Elles étaient hébergées, nourries, mal payées et on les obligeait à se donner en spectacle. Je me souviens qu'il était possible à une époque de voir dans les hôpitaux des enfants orphelins qui souffraient d'hydrocéphalie. C'était, dans le cas des communautés religieuses, une façon de récolter des dons. Mais ce n'était pas considéré comme une curiosité morbide, il fallait voir.

« Il faut toujours se replacer dans le contexte de l'époque.

On n'avait pas de photos diffusées, les journaux étaient peu illustrés, la télévision n'existait pas et le cinéma n'était que pour le beau. Les gens voulaient montrer et voir. »

Un peu à la même époque où l'Europe exposait la Vénus Hottentote (Saartjie Baartman), cette femme noire sud-africaine qui en impressionnait plus d'un en raison de sa morphologie. N'était-ce pas du voyeurisme ?

Oui, c'est effectivement dans le même moment. Mais cette femme-ci était « un cas particulier », un phénomène unique pour l'époque. Cette curiosité, on la voit aujourd'hui comme du voyeurisme en partie parce que tout est accessible. On a tout vu et lorsqu'on veut voir et toucher, c'est devenu déplacé. Il est important de se remettre dans le contexte de l'époque pour comprendre à quel point la différence intriguait.



Curiosités

Autres métiers qui se sont transformés au fil des ans, les explorateurs et les guérisseurs. Pourquoi étaient-ils si valorisés ?

L'explorateur d'autrefois ouvrait des routes et découvrait des territoires. Aujourd'hui, il travaille sur les traces du passé ou étudie ce qui se trouve dans nos sols. Un de mes prochains projets raconte la vie d'un professeur d'université à l'origine de l'exploration de diamants dans le Nord. Une des grandes différences, c'est qu'aujourd'hui, on veut connaître le bien-fondé d'une recherche pour l'appuyer ou la dénoncer. Quant au guérisseur, c'était aussi bien un homme qu'une femme. À l'époque, on disait que c'était un don qui se transmettait de génération en génération à certains membres d'une famille. C'était un peu ésotérique, mais des siècles se sont construits sur ces croyances. Aujourd'hui, on retrouve encore des personnes qui croient en cela. Il y avait aussi des *ramancheurs* qui osaient replacer les os brisés quand il s'agissait d'un bras ou d'une épaule. C'était un métier de nécessité pratiqué souvent sur les chantiers. On se débrouillait comme on pouvait. On pourrait dire que les ostéopathes d'aujourd'hui sont un peu les guérisseurs d'autrefois. ■

Essai

À chacun son métier

Hélène-Andrée Bizier
Éditions Fides - 2017,
392 pages



PHOTO : ALEXANDRA GUELLIL



TÉMOIGNAGE

PAR LUC DESCHÊNES
PRÉPOSÉ À L'ENTRETIEN MÉNAGER

PHOTO : ALEXANDRA GUELLIL

Retour au travail

Surmonter les obstacles

Marc Lopez

En 2014, j'ai rencontré Marc Lopez, conseiller à l'emploi pour L'Arrimage, un organisme montréalais spécialisé dans l'accompagnement des personnes ayant reçu un diagnostic en santé mentale et voulant réintégrer le marché du travail. Après un deuxième congédiement en trois ans, mon moral était au plus bas et j'ai dû consulter à l'hôpital Louis-Hyppolite-Lafontaine. Diagnostic : trouble de personnalité limite.

Cette situation m'a fait perdre mes repères. Je me demandais qui allait engager un « fou » avec un « sac à merde » sur le ventre ? (NDLR : lire *Je ne suis plus un sac à merde*, publié dans l'édition du 1^{er} juin 2017). Mes deux pertes d'emploi et la dépression m'ont fait perdre confiance en mes propres capacités.

Pour donner un exemple d'une de mes dernières expériences de formation professionnelle en boucherie, on m'a déjà dit que je n'avais pas de talent pour ce que je faisais. C'était traumatisant pour une personne comme moi avec des troubles de motricité.

Plusieurs semaines après, j'ai pris mon courage à deux mains et appelé Emploi-Québec. Ce sont eux qui m'ont référé à l'organisme L'Arrimage. « Notre démarche est proche de l'individu, on l'aide à trouver un employeur dépendamment de ses difficultés », explique mon conseiller en emploi Marc Lopez. Il met l'accent sur le futur en tentant de me faire oublier les mauvaises expériences.

Au quotidien, il rencontre des employeurs et tente de trouver des solutions adaptées au travailleur pour qu'il évolue sur le marché du travail, comme tout le monde. « On ne parle pas à l'employeur du diagnostic, mais plutôt des compétences, en lui expliquant les besoins spécifiques de la personne que ce soit en terme de tâches ou de cadence », ajoute-t-il. Dans mon cas, ces ajustements se font plutôt au niveau de ma santé physique parce que je dois aller régulièrement à la salle de bains pour vider ce sac que Marc appelle souvent « ma poche ».

Approche humaine

À chacune des rencontres, M. Lopez n'a émis aucun jugement sur mes difficultés. À mon sens, cette approche est plus que rassurante, car je n'ai pas une grande confiance en moi. Dès notre première rencontre, il était déjà au courant de mon problème de santé et

s'il ne m'a pas caché que cela pouvait être un obstacle, il a tout de même été confiant sur mes chances de retrouver un emploi.

« Devant moi, j'ai certes une personne ayant une maladie, mais j'ai surtout une personne ayant des compétences. Et c'est cela qui m'intéresse », confie le conseiller en citant mon cas en exemple. « Quand j'approche un employeur, je ne parle pas de la maladie, mais ce dernier sait qu'il y a des besoins spécifiques auxquels il doit répondre », soutient-il. Pour le conseiller à l'emploi, les employeurs ont tout de même une certaine ouverture d'esprit face aux travailleurs ayant des besoins particuliers.

Tout ce qu'ils peuvent dire de nous à l'employeur se fera avec notre consentement. Je dois avouer que si je voulais cacher que je suis stomisé, cela ne peut pas longtemps passer inaperçu.

Réalités sans diplôme

S'il est vrai qu'il n'est pas facile d'intégrer le marché du travail sans diplôme d'études secondaires, certains emplois restent accessibles. C'est le cas des postes en entretien ménager, mon activité depuis maintenant quatre ans au Groupe communautaire l'Itinéraire.

Je dois avouer ne pas garder un bon souvenir de mes anciens employeurs. Il m'est encore difficile aujourd'hui de trouver des points positifs à ces expériences. Si je suis sorti aujourd'hui du bois, la forêt n'est jamais très loin. Ce qui doit sans doute expliquer ma peur de retourner sur le marché du travail traditionnel. C'est un peu grâce au programme PAAS-Action et à l'organisme L'Arrimage que je reprends confiance en mes capacités professionnelles et personnelles. Je sais que le processus est long, mais je me sens prêt à atteindre les objectifs que je m'étais fixé : avoir un emploi régulier, être payé à l'heure et être capable de fonctionner.

Marc Lopez rappelle que la compréhension des employeurs envers les besoins des travailleurs se joue au cas par cas. « J'ai côtoyé et je côtoie encore des employeurs qui sont très sensibles aux besoins des travailleurs et qui font de nombreux accommodements. Si dans certains cas, cela peut faire un peu peur, tout le travail de sensibilisation se fait en amont », explique le conseiller en emploi. « Nombreux sont ceux qui, à ma grande surprise, font des accommodements qui vont parfois au-delà de nos attentes. C'est vraiment difficile de dire comment on doit adapter le marché aux personnes quand on sait que c'est souvent elles qui doivent s'y adapter ». ■



On est toujours le connard de quelqu'un

Dans une de ses récentes chroniques, Richard Martineau se désolait de la mort de Tex Lecor. Il rappelait à notre mémoire un « grand succès » de l'insolent, qui était aussi chansonnier, intitulé *Pauvre jeunesse*. Chanson particulièrement redondante et paternaliste dans laquelle le grand Tex répète toujours les mêmes trois phrases, à savoir que la jeunesse prend trop de drogues, est trop *peace and love* et mollusque et que ce n'est pas comme ça qu'on fait un beau grand pays.

Martineau se désole donc qu'on ait oublié cette grande chanson, qui n'aurait pas pris une ride selon lui. Le problème, c'est que ça doit faire au moins 30 générations que les vieux trouvent que les jeunes d'aujourd'hui ne sont plus ce qu'ils étaient. On appelle ça être un réactionnaire. Bref, un vieux con.

Martineau, comme tant d'autres avant et après lui, pense toujours que c'était mieux avant et que les jeunes de nos jours ne sont qu'une bande d'ignares. Socrate, paraît-il, se plaignait aussi d'un truc du même genre. Étrangement, les chroniqueurs de son acabit sont toujours les premiers à grimper dans les rideaux quand les jeunes se mobilisent vraiment, comme on a pu le voir lors de la grande grève étudiante en 2012.

Quel beau dilemme cornélien ! Quand les jeunes ne sont pas mobilisés, c'est qu'ils sont lâches, avachis, individualistes et indifférents. Sauf que quand ils se mobilisent, c'est toujours pour une cause futile, parce qu'ils sont des bébés gâtés, parce qu'ils recherchent des sensations fortes, qu'ils veulent faire chier leurs parents ou parce qu'ils sont manipulés. Qu'ils soient 300 000 à faire grève pour dire que l'éducation ne devrait pas être réservée aux riches, on pointera deux ou trois qui sèchent les cours et vont prendre une bière. Qu'ils se mobilisent contre le racisme et la montée de l'extrême-droite,

on visera aussitôt les individus qui auront manifesté leur exaspération d'une manière qui ne plaît pas aux auditeurs des bulletins de nouvelles.

La colère doit être télédiffusable

Car la colère doit toujours être « télédiffusable », sinon l'opinion publique fabriquée par les médias part en couilles et condamne l'ensemble du mouvement et de ses revendications. Bref, il faudrait que la jeunesse soit mobilisée en tout temps, mais pour les causes et dans la manière qui plaît aux Martineau et autres chroniqueurs de droite qui sévissent sur toutes les tribunes des médias québécois. Tout en passant leur temps à dire qu'on vit à l'ère de la pensée unique et qu'on les cloue au pilori chaque fois qu'ils daignent s'exprimer sur des sujets aussi « tabous » que de casser du sucre sur le dos des manifestants un peu trop agités.

Cela me fait un peu penser aux Américains ou autres alliés occidentaux qui font des « guerres civilisatrices » pour imposer la démocratie, à coup de bombes, dans des pays qui ne leur sont pas suffisamment amicaux, pour se plaindre ensuite que le résultat des élections ne font pas vraiment leur affaire. Le meilleur exemple étant bien sûr l'élection du Hamas dans la bande de Gaza.

Plus près de nous, il suffit de voir les contorsions mentales étourdissantes que prennent certains chroniqueurs pour dénoncer des formes d'actions qu'ils n'aiment pas quand elles ne vont pas dans le sens de leurs intérêts mais qui leur titillent la nostalgie quand elles servent des causes qu'ils jugent nobles.

Un exemple d'affirmation nationale ?

Prenons pour exemple la fameuse émeute de Maurice Richard en mars 1955. Pour nombre d'historiens, et pour des types comme ▶



Gilles Proulx, il s'agit pratiquement de l'acte fondateur de la Révolution tranquille. Un exemple d'affirmation nationale, d'un peuple qui se réveille enfin, d'une population qui n'en peut plus du mépris des classes dominantes anglophones. Je serais pourtant bien curieux de réentendre la presse de l'époque sur la question, Richard lui-même ayant dû lancer un appel au calme et à la retenue à la

radio. Pas certain qu'on trouvait alors beaucoup d'éditorialistes et de commentateurs pour défendre les émeutiers, comme on n'en trouve pas beaucoup plus pour défendre sociologiquement les dernières émeutes de la coupe Stanley par exemple. Et pourtant ça reste bien juste des émeutes liées au hockey !

Dans le cas de Gilles Proulx, je ne me souviens pas non plus l'avoir beaucoup entendu critiquer l'émeute qu'il a lui-même attisée lors de la crise d'Oka en 1990, alors qu'il excitait les Blancs racistes et réactionnaires qui s'en prenaient déjà aux Mohawks qui bloquaient le pont Mercier, pour défendre des revendications tout à fait légitimes et que terrorisait déjà l'armée canadienne au complet. Pourtant, suffit que quelques jeunes itinérants s'en prennent un peu trop énergiquement à la police lors d'une manifestation, parce qu'ils en ont jusque là de subir la répression et le harcèlement 365 jours par année, pour qu'on l'entende s'en prendre avec toute sa véhémence « aux crottés », « aux voyous », « aux vandales » et autres jugements tout aussi en nuances.

Alors pardonnez-moi de ne pas regretter avec M. Martineau le départ du « grand » Tex. Il me semble que j'entendais ses insolences à la radio quand j'étais encore au primaire dans l'auto de ma mère et que je ne trouvais déjà pas ça très drôle. Et la seule chanson qu'on m'a vantée de lui est une tartine absolument réactionnaire et musicalement insupportable. Et quand je vois quel genre d'individus font son éloge funèbre, bien je me dis que je n'ai pas dû manquer grand-chose... Repose quand même en paix, tu ne méritais sans doute pas ça. ■

PUBLICITÉ



EXPOSITION
jusqu'au 4 février 2018

UQAM LHPM
Laboratoire d'histoire et de patrimoine du Montréal
FACULTÉ DES SCIENCES HUMAINES

ecomusee.qc.ca

CONSEIL
DES ARTS
DE MONTRÉAL
Montréal

Culture
et Communications
Québec

**ÉCOMUSÉE
DU FIER MONDE**

2050, rue Amherst | Berri-UQAM
514 528-8444

Photo : Bibliothèque et Archives nationales du Québec

375^e : Montréal méconnu

Militante féministe

1996 – De la fierté ! Voilà ce que je ressens devant le chemin parcouru par les femmes depuis mon entrée sur le marché du travail en 1950. Cette loi sur l'équité salariale, que vient de signer le gouvernement, c'est une victoire de plus pour nous : à travail égal, salaire égal. Mais il ne faut pas se reposer sur nos lauriers. La lutte pour un monde où les femmes pourront aspirer au même sentiment de sécurité que les hommes, où elles auront les mêmes chances de réussites sociales et les mêmes salaires, cette lutte-là n'est pas terminée. Ma petite-fille Julie et ses amies trouvent que j'exagère : « *Mamie Rita, qu'elles me disent, aujourd'hui les femmes et les hommes, c'est pareil !* » Mais moi, je sais qu'on n'y est pas encore. Pas plus tard que l'an dernier, nous étions plus de 800 femmes à marcher de Montréal vers Québec afin de revendiquer un ensemble de mesures sociales et économiques comme l'augmentation du salaire minimum, des logements abordables et de l'aide pour les victimes de violence familiale. Cette marche *Du pain et des roses*, lancée par Françoise David, la présidente de la Fédération des femmes du Québec, s'est terminée par un rassemblement de 15000 personnes devant l'Assemblée nationale.

Pour ma part, j'ai été chanceuse. Je suis tombée sur un bon mari. Mon Michel était bien en avance sur son époque. J'étais infirmière quand je l'ai rencontré. J'ai arrêté de travailler quelques années quand j'ai eu les enfants, mais dès que la plus jeune a eu cinq ans, je suis retournée à l'hôpital. Ce n'est pas tous les hommes qui acceptaient que leur femme travaille, surtout quand ce n'était pas une nécessité. Mon Michel gagnait bien sa vie, mais moi j'aimais ça être infirmière. Je me sentais utile. Julie, elle trouve ça drôle quand je lui

dis qu'à l'époque, je ne pouvais pas ouvrir un compte de banque sans la signature de son grand-père ! Ou encore qu'on m'appelait Madame Michel Gagnon... Je n'ai pas hésité une seconde à reprendre mon nom dès l'entrée en vigueur de la loi en 1981.

J'étais de la grève des infirmières de l'hôpital Sainte-Justine en octobre 1963. Le premier arrêt de travail dans le milieu hospitalier ! Nous revendiquions des salaires plus justes. L'année suivante, les infirmières de l'Alliance de Montréal ont été les premières à obtenir un congé de maternité. Non rémunéré, bien sûr, mais c'était un début. J'ai aussi été de tous les combats qui revendiquaient le droit des femmes à disposer de leur corps. J'ai milité pour l'accès à la contraception et à l'interruption de grossesse. Au cours de ma carrière d'infirmière, j'ai vu tellement de femmes mal en point à la suite de l'intervention d'un charlatan. Mais que pouvaient-elles faire d'autre ? Ce fut une belle victoire lorsque la Cour suprême du Canada a obligé le gouvernement à décriminaliser l'avortement en 1988.

La tuerie de l'École Polytechnique de Montréal, où 14 femmes ont été assassinées par un homme qui avait décidé de s'en prendre aux « féministes », m'a ouvert les yeux sur une réalité que je connaissais moins : la violence faite aux femmes. Depuis ce triste 6 décembre 1989, je fais du bénévolat dans des refuges pour femmes victimes de violence. Les statistiques me font peur : plus de 50 % des crimes violents subis par les femmes ont lieu dans un contexte conjugal. Il reste encore beaucoup d'éducation et de sensibilisation à faire, surtout auprès des jeunes. Un jour, je l'espère, ma Julie pourra dire mission accomplie ! ■

Photo : FTQ



Sections spéciales

375^e : Montréal méconnu | Vol I, n° 6

Dernière de 6 sections

Coordination, recherche et rédaction :

Josée Panet-Raymond

Rédaction : Laëtitia Thélème,

Laurent Soumis et Chantal Gauthier

Infographie : Milton Fernandes

Réalisé en collaboration avec :

PirOgue

Remerciements :

À Chantal Gauthier et France Lord de Pirogue Communications qui ont effectué les recherches et élaboré les scénarios, selon les grands jalons et les réalités de l'époque.

Le printemps érable

2012 – Je m'appelle Jessica et je suis étudiante au baccalauréat à l'UQÀM. Les étudiants du Québec se battent depuis les années 60 pour un meilleur accès à l'éducation. On ne peut pas être la génération qui flanche ! Il y a 60 ans, 3% seulement des francophones du Québec avaient accès à l'université. Quand on regarde l'évolution des frais de scolarité, c'est fou ! Ils s'élevaient à 540 \$ par an dans les années 70. Multiplié par trois, puis augmenté, et aujourd'hui, ça continue. Avec les frais afférents des universités, on se rendrait à 4500 \$ par an en 2016 si nous laissons le gouvernement Charest appliquer son projet de loi. Pour un pays qui a adhéré au Pacte international relatif aux droits économiques, sociaux et culturels, on croit rêver. Je vous en fais un bref rappel : l'article 13 stipule que « l'enseignement supérieur doit être rendu accessible à tous en pleine égalité, en fonction des capacités de chacun, par tous les moyens appropriés et notamment par l'instauration progressive de la gratuité ».

Au départ, nous luttons uniquement contre la décision du gouvernement Charest. Mais je me rends compte que notre mouvement évolue et qu'il est maintenant bien plus qu'une mobilisation étudiante. C'est un projet de société pour lequel nous nous battons aujourd'hui. Pour une société plus juste, plus

Grève étudiante

Photo : Wikipedia Creative Commons



égalitaire, plus démocratique. Une étude de l'IRIS confirme que la hausse des frais de scolarité a un effet dissuasif, pour les moins nantis, de poursuivre leurs études à l'université. Tu m'étonnes ! Pour un jeune dont les parents gagnent moins de 40 000 \$ par année, je comprends qu'on y réfléchisse à deux fois avant de s'engager dans cette voie. Pour ceux qui arrivent à passer outre, cela veut dire s'endetter encore plus. Quel stress pendant nos études. On a intérêt à réussir sinon c'est une dette moyenne de 15 000 \$ - pour rien, en cas d'échec - qu'on traîne à la sortie de l'université. Quelle belle entrée dans la vie professionnelle...

Une immense mobilisation

Au départ étudiante, la lutte prend de l'ampleur et la société civile y prend part, de plus en plus. Le 22 mars, nous étions 300 000 en grève sur 400 000 ; c'est 3 étudiants sur 4 ! Des écoles secondaires ont voté la grève pour nous soutenir. Quelque 200 000 étudiants et membres de la société civile étaient présents à la manifestation. La dernière mobilisation de cette ampleur a été celle contre la guerre en Irak.

Nous sommes soutenus par de nombreux syndicats, travailleurs, retraités, artistes et personnalités. Les citoyens s'indignent, s'expriment contre la Loi 78 qui bride notre liberté d'expression. Le Barreau du Québec, Amnistie internationale, le Conseil des droits de l'homme, l'ONU condamnent cette loi. Le collectif Anonymous a pris part à notre mouvement par des attaques informatiques qui ont mis en panne les sites internet de l'Assemblée Nationale, de la Sécurité publique, du Parti libéral, du ministère de l'Éducation, etc. Vous imaginez ?

Des manifestations de soutien ont lieu à Vancouver, Calgary, Toronto, New York, Bruxelles. Le Grand Prix automobile du Canada a été perturbé par la Convergence des luttes anticapitalistes. Le monde nous regarde et nous soutient. Dans un pays comme le nôtre, censé être démocratique, nous subissons une répression incroyable. Les forces de l'ordre utilisent des gaz lacrymogènes, des bombes assourdissantes et des violences policières sont signalées. Que de moyens pour éteindre la voix du peuple. Mais le peuple est là, tape sur des casseroles tous les soirs, affiche leur carré rouge, et crie haut et fort que la lutte populaire continue et que nous ferons tout pour bâtir une société plus juste ! ■

Le salaire minimum au fil des années

1990 : 5,30 \$ • 1995 : 6,45 \$ • 2000 : 6,90 \$
2005 : 7,45 \$ • 2010 : 9,50 \$ • 2015 : 10,55 \$ • 2017 : 11,25 \$

Évolution de la population de Montréal

1991 : 1 017 666 2011 : 1 649 519
2001 : 1 039 534 2016 : 1 704 694



1990 La crise d'Oka

En 1990, à Oka, un projet d'agrandissement du terrain de golf et de la construction de condos sur des terres revendiquées par les Mohawks, déclenche toutes les passions. Les manifestants mohawks érigent un barrage routier, et le maire d'Oka fait appel à la Sûreté du Québec, qui sonne l'assaut de la barricade à l'aide de gaz lacrymogène et de grenades à effet de suppression. Une fusillade s'en suit, et le caporal Marcel Lemay de la SQ est tué. Des Autochtones de tout le pays joignent la résistance. Les Mohawks de Kahnawake bloquent le pont Mercier. Le chaos s'installe et les relations se dégradent entre les résidents et les Autochtones. À une occasion, des Blancs lancent des pierres vers des véhicules à bord desquels se trouvent des femmes, des enfants et de personnes âgées autochtones. Une situation honteuse décriée dans tous les médias. Le premier ministre du Québec fait finalement appel aux Forces armées canadiennes qui dépêchent 2500 soldats. Après de longues négociations, les Mohawks acceptent de lever la barricade du pont Mercier. Celle d'Oka sera finalement enlevée le 26 septembre. En tout, le conflit aura duré 78 jours.

Source : Encyclopédie canadienne

1998

VERGLAS : Montréal a frisé la catastrophe

La crise du verglas de l'hiver 1998 demeure la pire catastrophe naturelle de l'histoire du Québec. Survenue du 5 au 9 janvier 1998, la tempête s'est vite transformée en cauchemar technologique avec l'effondrement d'une bonne partie du réseau électrique d'Hydro-Québec, dont plusieurs lignes alimentaient Montréal et sa rive sud. Entre 40 et 100 mm de verglas tomberont sur la région. Les fils alourdis de glace sont sectionnés par la chute d'arbres et de branches. Au plus fort de la crise, plus de 3 millions de personnes (40 % de la population du Québec) sont privées de courant. Les écoles, les services publics, ferment, les épiceries sont en rupture de stock. Le 9 janvier, Montréal frise la catastrophe. Les deux usines de production d'eau potable tombent en panne. Il ne reste que deux heures de réserve. Par miracle, Hydro-Québec parvient à rétablir une ligne de secours. L'armée se déploie à travers Montréal. Les équipes mettront des semaines à rétablir le courant.

Source : Les suites de la crise du verglas, Bruno Bisson.

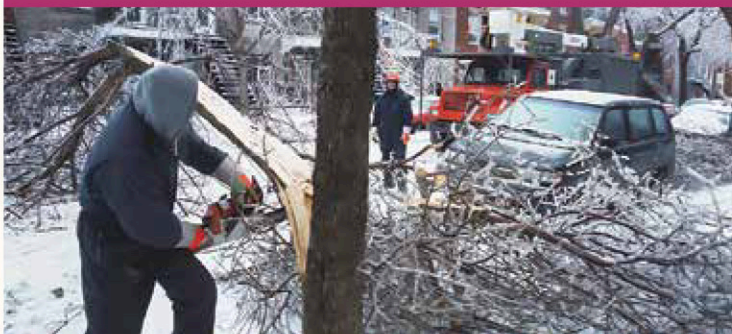


Photo : Archives Ville de Montréal



Photo : CIBL

2009-2011

Lock-out au Journal de Montréal

Le 24 janvier 2009, Quebecor décrète un lock-out avec le Syndicat des travailleurs de l'information du *Journal de Montréal*. Deux jours plus tard, les syndiqués rejettent l'offre patronale qui suppose d'importantes coupures de postes et votent la grève. Le *Journal de Montréal* continue d'être publié grâce à des cadres (engagés en grand nombre), des pigistes extérieurs, et d'une agence de presse maison (créée en prévision du conflit). Les syndiqués dénoncent le recours à des briseurs de grève. Québec refuse d'intervenir pour faire respecter sa loi anti-scabs et considère le procédé comme un droit patronal. À peine 62 employés décideront, le 26 février 2001, de retourner au travail. Plus de 150 n'y retourneront jamais. C'est le plus long conflit de l'histoire de la presse au Canada.

Montréal prend de l'âge !

La population de Montréal vieillit à un rythme soutenu. Ce phénomène s'explique par trois facteurs démographiques : il y a de moins en moins d'enfants et de jeunes, il y a de plus en plus de personnes âgées et l'espérance de vie des Montréalais est en progression. Résultat : le nombre de personnes âgées grimpe graduellement comparativement à celui des jeunes depuis les 30 dernières années. Si en 1981, on comptait environ 45 personnes de 65 ans et plus pour 100 jeunes de 0 à 19 ans à Montréal, en 2006, le ratio est de 74 personnes âgées pour 100 jeunes. L'Institut de la statistique du Québec prévoit qu'en 2031, ce ratio sera de 107 personnes de 65 ans et plus pour 100 jeunes dans l'agglomération de Montréal.

VIH-sida : rétrogradé à maladie chronique

2017 – Je m'appelle Bertrand et je suis séropositif indétectable. La chose semble quasiment anodine aujourd'hui. Mais ce ne fut pas toujours le cas. Il y a tant de chemin parcouru depuis les premières heures de l'épidémie du VIH-sida !

Je suis né en 1955. Avant 1969, alors que j'étais adolescent, l'homosexualité était encore illégale. Il m'en faudra du temps pour sortir du placard ! Je me suis marié en croyant à tort que je pouvais cacher mon orientation sexuelle à ma famille, à la société. Deux merveilleux enfants sont nés de cette union.

J'ai reçu mon diagnostic en 1994, quelques années après la naissance de mes enfants. Je menais une double vie. J'allais au sauna régulièrement, une fois par semaine. Je ne me protégeais pas toujours. Tout indique que c'est là que j'ai été infecté.

De l'espoir à la prévention pro-active

VIH-sida : 1990-2017

1990 Au Québec, création de la Coalition des organismes communautaires de lutte contre le sida (COCQ-SIDA).

1991 Le ruban rouge devient le symbole international de sensibilisation au sida. Création à Montréal de l'organisme de prévention Séro Zéro.

1992 La FDA (Food and Drug Administration, USA) approuve la première combinaison de médicaments pour traiter le sida.

1993 À Montréal, première édition de la marche de la Fondation Farha.

1996 Les trithérapies sont confirmées comme efficaces pour traiter le VIH.

1997 Le Parc de l'espoir est inauguré sur la rue Sainte-Catherine Est. Le régime d'assurance-médicaments est mis en place au Québec.

2004 Premier forum à Montréal des personnes infectées au VIH au Québec.

2005 Un test de dépistage rapide est maintenant disponible à Montréal.

2010 Déclaration québécoise des droits et responsabilités des personnes vivant avec le VIH.

2013 Le ministère québécois de la Santé publie le premier avis sur la prophylaxie pré-exposition (PrEP).

2014 Le ministère de la Santé du Québec émet des directives sur la prévention des risques : une première pour une province.

2016 Le PrEP est maintenant disponible au Québec. L'assurance-médicament rembourse les utilisateurs.

2017 Ouverture de trois sites d'injections supervisées à Montréal.

À l'époque, le verdict équivalait à une condamnation à mort. Bon nombre de mes amis et de connaissances n'ont pas survécu. On tombait comme des mouches. Pour aider les hommes atteints du sida, la Maison d'Hérelle située sur le Plateau à Montréal leur offre des services d'accompagnement de fin de vie.

Quant à moi, de peur de transmettre la maladie à ma famille, j'ai quitté ma femme.

J'ai eu beaucoup de chance. La trithérapie est arrivée en 1996. Il s'agit de trois antirétroviraux qui, pris ensemble, réduisent la charge virale de la maladie. En suivant la médication, j'ai la même espérance de vie que les personnes qui ne sont pas infectées. Je suis un malade chronique qui mord à la vie.

En 1999, je suis donc retourné enseigner dans mon école polyvalente, au nord de la ville. C'est là que j'ai rencontré mon conjoint, Marc, la même année. Je pensais bien ne plus revivre l'amour. Marc est séronégatif. On a appris à s'aimer et à vivre sans danger.

Enfin légitimes !

En 2002, nous avons accueilli avec fierté la décision du gouvernement du Québec d'instituer l'union civile qui permettait aux couples du même sexe d'obtenir, à peu de choses près, le même statut, les mêmes devoirs et les mêmes obligations que les couples mariés.

Mais la vraie victoire, celle de la pleine égalité, c'est 2005. Le gouvernement a changé la définition du mariage civil. Depuis, c'est une union entre deux personnes, et non plus seulement entre un homme et une femme. C'est un message très fort pour les jeunes générations. C'est l'égalité des droits pour tous. Celle de pouvoir librement se promettre assistance mutuelle. Nous nous sommes mariés cette année-là.

Les fiançailles avaient eu lieu quelques mois plus tôt durant les Outgames, les jeux gays de Montréal. Marc et moi avons joué en double dans la demi-finale de badminton. Et pratiquement toute l'équipe des Geais Bleus sont venus assister à notre mariage !

À 62 ans, je jette un regard critique sur les jeunes générations de gays qui poussent derrière la mienne. Il y a plein de jeunes qui sont sur le PrEP (prophylaxie pré-exposition). Ça diminue le risque d'infection au VIH-sida de 92 %. Mais cela encourage les jeunes à ne pas se protéger pour le reste des infections transmissibles sexuellement. Ce sera le défi de cette nouvelle génération.

L'affaire de tout le monde

Par contre, il faut souligner que la mobilisation des gays contre l'épidémie de VIH-sida a bénéficié à toute la société. Avant, on pensait que la maladie, c'était une affaire de gays. Aujourd'hui, on sait que c'est une affaire de santé publique qui touche tout le monde. Dans ma classe au secondaire, tous mes étudiants, gays ou hétéros, savent que se protéger, c'est protéger les autres. J'espère qu'ils se comporteront en citoyens responsables. Il n'y a aucune gêne à passer des tests de dépistage. C'est une chose normale dans la vie. ■

Tendrement

La tendresse n'est pas un signe de faiblesse, mais bien de maturité. Dans une société comme la nôtre, dans les médias, on nous montre le côté animal, le côté dur de l'être humain, le mâle, le viril, l'agressif.

Voici un exemple qui montre qu'on peut être tendre. Le personnage de Hulk dans la télé-série du même nom était toujours en colère et brisait tout sur son passage. Mais dans la vie, il ne reflétait pas la même image. En personne, Lou Ferrigno, l'acteur et culturiste, était tout aussi musclé. On aurait pu croire qu'il possédait une grosse voix et qu'il était brusque. C'était pourtant tout le contraire. Lors de différentes entrevues, tout le monde fut surpris d'entendre la voix douce, posée et paisible, de ce colosse qui a déjà été Monsieur Univers.

Deux autres personnages connus inspiraient la crainte : la bête de l'histoire *La belle et la bête* et l'homme éléphant qui a vraiment vécu en Angleterre et travaillé dans les foires publiques. Tous les gens avaient peur d'eux et étaient craintifs à cause de leur différence. Mais leurs vraies natures étaient la tendresse de leur intérieur et leur sensibilité que personne ne voulait voir.

On regarde toujours le physique avant le reste. Ce qui est caché est le plus important !

RÉJEAN BLOUIN
CAMELOT MÉTRO JOLIETTE



Pourquoi pas le bonheur ?

J'aime travailler à L'itinéraire parce que j'y côtoie des êtres exceptionnels. Rossana Bruzzone est du lot. Je l'ai connue quand elle est venue animer des ateliers d'écriture optimiste en nos murs.

Puisque j'ai besoin de consignes pour pondre des textes, je m'y étais inscrite, même si l'optimisme me rebutait, à l'époque. Les expériences que nous y a fait vivre Rossana ont considérablement développé la confiance que j'avais en mes moyens. Aujourd'hui, c'est à la bibliothèque de Saint-Léonard que je profite de l'activité d'écriture de Rossana.

L'approche de Mme Bruzzone m'apporte autant sur le plan littéraire que psychologique. Grâce à elle, je m'investis davantage dans mes réalisations et mes relations. J'apprends à écrire et à vivre, quoi !

Pour en connaître plus, je vous suggère de lire son dernier-né, *Le Défi optimiste, 21 jours de bonheur*, publié aux éditions Neige en couleur. Dans la première partie de ce livre, Rossana expose ses réflexions sur le bonheur et ce qui les a inspirées. Elle explique ensuite en quoi consiste son défi. Elle clôt l'ensemble par un espace où vous pouvez consigner ce que génèrent ses exercices.

L'ouvrage de Rossana est un outil de connaissance de soi, de communication et de création simple, ludique, efficace. À l'abri de la pensée magique, il permet de percevoir la réalité de façon à mieux en exploiter les possibilités, en assimiler les difficultés. Il révèle l'authenticité de ceux qui relèvent le défi qu'il propose.

Si après l'avoir lu, vous appréciez la vie autant que le fait Rossana, je vous assure que vous jubilerez !

Le Défi optimiste, 21 jours de bonheur est en vente sur le site neigeencolour.com ou à L'itinéraire.

JOSÉE CARDINAL
DISTRIBUTRICE



L'électronique

Il y a plusieurs années, on disait que l'avenir était à l'électronique. Maintenant, on est en plein dedans. Il y a toute une variété d'appareils électroniques, comme la télévision ou la radio, qui existent depuis très longtemps. Récemment, il y a eu une grande évolution qui nous a fait entrer dans l'air des iPods, cellulaires, iPads, tablettes, etc.

Il y a des appareils électroniques qui nous tapent sur les nerfs, comme les cellulaires qu'on entend sonner, quand ce n'est pas son propriétaire qui parle trop fort. À ce propos, la Société de transport de Montréal (STM) a affiché une publicité sur les bonnes pratiques à bord des transports publics, pour permettre que la population ait un environnement plus sain. Toutefois, cela dépend si nous sommes ou non à l'heure de pointe : plus il y a de gens, plus il y a de chances qu'il y ait du bruit.

Cependant, il y a aussi des points positifs, l'électronique est très utile car il permet de maintenir des liens, de communiquer facilement, de n'importe où et n'importe quand.

L'ordinateur nous permet aussi d'envoyer des courriels partout dans le monde, gratuitement, et nous permet d'écouter de la musique, de regarder des vidéos, des films, et de faire aussi des recherches sur Google.

LUCETTE BÉLANGER
CAMELOT MÉTRO PIE-IX





ÉVÈNEMENT

PAR ISABELLE RAYMOND
CAMELOT MÉTRO JOLICOEUR



PHOTO : MARIO ALBERTO REYES ZAMORA

La Nuit des sans-abri

Un événement de sensibilisation rassembleur et festif

La Nuit des sans-abri 2016

Depuis 28 ans, afin de sensibiliser les citoyens à l'itinérance, l'événement La Nuit des sans-abri est organisé dans plusieurs villes au Québec. Tout le monde est invité aux festivités en soutien aux personnes vivant dans la rue, au Square Cabot à Montréal, le 20 octobre prochain.

Ce sont les Auberges du cœur qui ont créé l'événement, auparavant appelé La Nuit des jeunes sans-abri. Coordinatrice en intervention à l'Auberge du cœur Le Tournant, Isabelle Renaud explique : « On a créé ce mouvement parce qu'à l'époque, on ne parlait pas beaucoup des jeunes en difficulté. On trouvait ça important de défendre les droits des jeunes qu'on accueille. Revendiquer de meilleures conditions de vie. »

Maintenant, le monde est plus sensible envers les personnes itinérantes. Même des familles assistent à cette soirée. Des monsieur et madame Tout-le-monde apportent leurs pancartes, comme dans une manifestation. Ils participent aussi à la marche et la veillée. La soirée se terminera cette année un peu plus tôt pour que tous puissent profiter du retour en transport en commun.

À Montréal, l'assistance varie habituellement entre 300 et 900 participants, selon la température. L'événement a lieu simultanément dans plusieurs villes du Québec, le soir du 20 octobre. Le slogan de cette année est « On a tous un rôle à jouer, lequel ? » Il y a plusieurs façons de jouer un rôle : l'empathie, faire du bénévolat dans les organismes qui aident les personnes itinérantes ou faire des dons, acheter *L'itinéraire*, donner des cartes-repas. Il existe aussi plein d'autres façons d'aider les sans-abri.

Un rôle à jouer

Le gouvernement aussi a son rôle à jouer, insiste Mme Renaud. « Le montant de l'aide sociale ne correspond pas aux besoins de base. Au lieu

de couper comme le fait le Parti libéral du Québec, il faudrait augmenter les prestations. Il faut aussi augmenter le salaire minimum », estime-t-elle.

Le montant mensuel de l'aide sociale est actuellement de 628 \$ pour un prestataire apte au travail. Pour une personne avec des contraintes sévères à l'emploi c'est 954 \$. Et pour un couple sans contraintes, c'est 972 \$. Une fois le loyer et les comptes payés, cela ne laisse pas grand place dans le budget pour s'alimenter sainement, s'habiller, se déplacer en autobus ou en métro, et se permettre un peu de loisirs.

Plusieurs partis politiques ont saisi le ballon en promettant un salaire minimum à 15 \$. Cela anime encore les débats à gauche comme à droite.



La Nuit des sans-abri 2016

PHOTO : COURTOISIE

Au fil des ans, *La Nuit des sans-abri* a finalement changé beaucoup de choses, explique Isabelle Renaud. Par exemple, les médias sont aujourd'hui plus sensibles à la cause. « *Au début, les médias étaient assez récalcitrants pour parler de l'événement. Ils avaient beaucoup de méconnaissance, de préjugés. Maintenant, ils ont compris notre mouvement et traitent le sujet de façon beaucoup plus positive. La Nuit des sans-abri a également aidé à la création du plan d'action à la lutte contre l'itinérance de la Ville de Montréal.* »

Des vêtements chauds pour l'hiver

Depuis quatre ans, Ginette Bélanger ramasse des vêtements pour les personnes itinérantes et démunies. Manteaux, tuques, foulards, gants, bas, sous-vêtements et d'autres articles sont recueillis afin d'aider les gens de la rue à affronter le rude hiver québécois.

Cette femme engagée et altruiste a récolté plus de 2000 articles qui seront distribués à son kiosque durant *La Nuit des sans-abri* à Montréal. Elle a reçu l'aide de plus d'une dizaine de bénévoles. Son slogan : « *Venez chercher de la chaleur au cou et au cœur* ».

Elle reçoit des vêtements en don ou bien elle paie de sa poche pour qu'il y ait des petites culottes, des caleçons, des boxers et des bas pour tout le monde. Elle distribue aussi des sandwiches au beurre d'arachides et des friandises. « *Ça me fait un bien énorme de les voir me remercier, les yeux pleins d'eau, et contents de leurs cadeaux. C'est aussi très touchant et très valorisant* », explique Mme Bélanger, toute émue.

Attentionnée, Mme Bélanger lave tous les articles. Elle confectionne des kits pour que les vêtements soient bien agencés. De plus, elle en distribue aussi à divers organismes qui aident à la lutte contre l'itinérance et la pauvreté. Lorsqu'elle donne les vêtements, elle ne pose pas de questions, à savoir si la personne vit vraiment dans la rue. Les gens peuvent prendre autant de vêtements qu'ils veulent.

« *Une fois, une femme itinérante a pris plusieurs paires de bas de laine, raconte-t-elle. Je l'ai laissée faire vu que je savais qu'elle devait s'habiller par couches pour braver le froid et l'humidité.* » L'hiver est très rude pour les sans-abri; c'est pour cela que les refuges ne refusent personne. Mais certains itinérants ne veulent pas y aller. Ils préfèrent vivre dehors plutôt que dormir entassés; cette promiscuité les rend anxieux.

Ils font preuve de débrouillardise en utilisant des sacs de couchage offerts, soit par Mme Bélanger ou par d'autres organismes. Certains peuvent dormir le jour, vu qu'il fait un peu moins froid que la nuit. Ils ne sont toutefois pas à l'abri des engelures qui mènent souvent à l'amputation d'un ou de plusieurs orteils et doigts.

C'est grâce aux personnes généreuses comme Mme Bélanger, ses bénévoles et ses donateurs, qu'ils ont moins froid l'hiver dans la rue.

Des artistes engagés

La Nuit des sans-abri est aussi un événement artistique. Plusieurs groupes de musique et artistes engagés sont du spectacle. Entre autres, le groupe Movimento qui se mobilise souvent pour des manifestations avec ses percussions brésiliennes. De façon artistique, ils ont appuyé plusieurs causes depuis 2012.

Le Ukulele Club, qui sera aussi de la partie, est un mouvement qui rassemble le monde pour jouer du ukulele. En appui aux personnes itinérantes autochtones, les Buffalo Hat Singers, un groupe de chanteurs et percussionnistes autochtones et métis seront aussi présents.

Les Aubergines Cardiaques chanteront aussi en chœur. Ce sont des choristes de la maison Tangente, une maison d'hébergement pour les personnes sans-abri. La chorale du Chaïnon, un



La Nuit des sans-abri 2016

organisme d'hébergement, d'aide alimentaire et vestimentaire pour les femmes, participera aussi à l'événement.

Le groupe punk rock anglophone Riot Porn et le chanteur-guitariste francophone Ariel Le Mercier, accompagné de son groupe Les Va-Nu-Pieds, feront également partie du programme de la soirée.

Valérie Legal Tender chantera aussi lors de *La Nuit des sans-abri*. Cette chanteuse propose un style musical varié allant du jazz latin au country. Elle est très engagée auprès des personnes itinérantes, notamment, ceux et celles qui se prostituent.

Enfin, l'humoriste Fred Dubé, qui a reçu plusieurs nominations et prix pour ses textes originaux, présentera un numéro.

Ce sera une soirée festive et rassembleuse, où tout le monde est invité à manifester sa solidarité à la cause de l'itinérance. ■

PUBLICITÉ

RECHERCHE CLINIQUE



- Vous avez l'hépatite C ?
- Vous ne savez pas si vous pouvez avoir accès à un traitement ?
- Vous vous êtes injecté au moins une fois dans la dernière année ?

Si vous avez répondu « vrai » à toutes ces questions, vous êtes probablement candidat(e) pour un projet de recherche au CHUM sur la prise en charge accélérée de l'hépatite C

Compensation: 20 \$ par visite

Chercheur responsable: Dre Valérie Martel-Laferrrière

Contactez-nous pour plus de renseignements au 514-890-8000 # 26588

CARREFOUR



Eddy King, humoriste et « Coup de cœur » au concours de la relève du Festival Juste Pour Rire édition 2017 en train de vendre *L'itinéraire* à la station Berri-UQÀM. Ses camelots-équipiers étaient Gabriel et France.



Un succès sur toute la ligne !

On vous l'avait prédit... Camelot d'un jour édition 2017 a été une réussite. De la station Papineau à l'Assemblée nationale, en passant par Laval, Longueuil ou encore St-Bruno, camelots et personnalités publiques ont sensibilisé - en équipe - plus de 700 personnes par la vente du magazine, et ce, en à peine une heure ! Grâce à la solidarité et l'enthousiasme de plus de 20 artistes et figures politiques, dont François-Étienne Paré, porte-parole de *L'itinéraire*, et Johanne Despins, maître de cérémonie, le courage et la ténacité quotidienne de nos camelots à améliorer leur sort ont été sublimement salués ! Une fête rondement menée, conclue autour d'un barbecue à ciel ouvert, agrémentée d'un chaleureux soleil. ■

PHOTOS : MARIO ALBERTO REYES ZAMORA





Philippe Schnobb, président de la STM, la comédienne Salomé Corbo et notre camelot France Lapointe en arrière-plan étaient tout sourires lors du grand rassemblement sous le pont Jacques-Cartier.

Debbie Lynch-White, comédienne et vedette de la série *Unité 9* vendant une copie de *L'itinéraire* à une cliente station Berri-UQAM. Son camelot-équipier était Bill Économou

Merci à nos participants enthousiastes les « vrais camelots » Joseph, Jean-Paul, Roger, Yvon, Nicole, Michel, Gabriel, France, Manon, Richard, Simon, Saïd, Michel, Samir, Siou, Isabelle, Alain, Mostapha, Tuan, Benoit, Claude, Richard, Bill, David, Frédéric, Tom, Jocelyn, Bertrand **Merci à nos camelots d'un jour, les personnalités :** Debbie Lynch-White, Eddy King, Les Deuxluxes, Philippe Schnobb, Eliane Gagnon, Monique Proulx, Mélanie Pilon, Salomé Corbo, Delphine Bienvenu, Marco Collin, François-Étienne Paré, Marc Demers (maire de Laval), Johane Despins, Pellep, Georges Brossard, Stéphane Maher (maire de St-Jérôme), Sadia Groguhé, Josée Latendresse et Sylvie Parent (candidates à la mairie de Longueuil), Jean-Marie Lapointe, Manon Massé (députée, Sainte-Marie-Saint-Jacques). ■



Camelots, artistes, figures politiques et membres de l'équipe de L'itinéraire, tous réunis pour célébrer Camelot d'un jour 2017, juste avant le grand départ vers les points de vente de chaque équipe.



COMPTES À RENDRE

PAR IANIK MARCIL
ÉCONOMISTE INDÉPENDANT

PHOTO : DOLGACHOV (123RF)

À quoi servent les banques ?

Les grandes banques occupent une place singulière dans notre « imaginaire économique ». On sait qu'elles sont nécessaires au bon fonctionnement de notre économie et nous utilisons leurs services tous les jours, ou presque. Elles ont, par contre, généralement mauvaise presse par les temps qui courent : parce qu'elles engrangent des profits faramineux, facturent des frais de services toujours plus élevés ou que leurs dirigeants empochent des salaires mirobolants. Sans compter les milliards que plusieurs gouvernements ont dépensés pour les sauver de la catastrophe après la crise financière de 2008, particulièrement aux États-Unis. On aime détester les banques, même si on ne peut s'en passer. Pourtant leur rôle fondamental dans notre économie demeure méconnu.

Si elles sont à ce point détestées, c'est que les banques l'ont un peu cherché. Beaucoup, même. On vante souvent, moi le premier, la solidité du système bancaire et financier canadien. À preuve, les institutions bancaires du pays ont traversé la crise de 2008 sans trop de dégâts, malgré leurs investissements massifs dans de nombreux produits financiers pourris.

Leur solidité pourrait toutefois être à l'origine des abus que nous décrions. Car cette résilience institutionnelle repose en grande partie sur le fait qu'il n'y a que quelques très grosses banques au Canada, contrairement à ce qu'on voit aux États-Unis, par exemple. Comme dans la plupart des industries où on retrouve une grande concentration, les pratiques commerciales des entreprises tendent à être très peu différenciées et à abuser de leur pouvoir. Un exemple simple de cette dynamique : les frais de services. Dès qu'une banque les augmente, ses concurrentes suivent presque automatiquement. Et elles ne se privent pas de les augmenter largement.

Pratiques acceptables ?

Un livre publié récemment, *Petits secrets et gros mensonges de votre banquier* (VLB éditeur), lève le voile sur les pratiques plus ou moins

acceptables de nos institutions financières, et ne se gêne pas pour les dénoncer. Cet ouvrage est d'autant plus remarquable que son auteur, Fabien Major, n'est pas un représentant de la gauche contestataire et anticapitaliste : il prospère à titre de conseiller financier indépendant depuis une vingtaine d'années. Les institutions financières sont pour lui des partenaires avec lesquelles il travaille au quotidien. Il offre donc, en quelque sorte, un point de vue des banques « de l'intérieur », ce qui ne l'empêche pas d'être radicalement critique de leurs pratiques commerciales (tout en offrant, au passage, des trucs pratiques pour mieux en utiliser les services).

Rôle à jouer

Au-delà des manières de faire déplorables, Major met en lumière le véritable rôle que doivent jouer les banques dans notre économie. Au fil du temps, elles en sont venues à offrir une multitude de services qui ne sont pas, à proprement parler, bancaires. Elles possèdent toutes, au moins en partie, des filiales d'assurance ou de courtage mobilier, par exemple. Ce qui les place souvent en position de force face à leurs clients, sinon en conflit d'intérêts. Autrement dit, la motivation première des banques n'est pas d'offrir le meilleur service ou le meilleur produit à leurs clients, mais de vendre le maximum de ses produits à son propre bénéfice. On en a eu un exemple, il y a quelques semaines, lorsque Desjardins a écopé d'une amende pour avoir « vendu » automatiquement une assurance-vie à sa clientèle étudiante qui bénéficiait de prêts pourtant totalement garantis par l'État.

Les banques occupent pourtant un rôle aussi sain que central dans notre économie. Leur rôle est d'être le plus invisible possible, de faciliter les échanges commerciaux autant que la vie des familles. Mais force est de constater que leur puissance démesurée en a fait des acteurs arrogants qui méprisent les intérêts d'une large partie de leur clientèle. À moins de posséder une coquette fortune, nous ne sommes plus que des cibles inépuisables de revenus divers pour elles. Plutôt que d'être au service de l'économie, elles ne sont qu'aux services d'elles-mêmes. ■



Lutte au profilage social

Un vent d'espoir pour des avancées concrètes

Le 12 septembre, à quelques jours du déclenchement des élections municipales, les élu.e.s de la Ville de Montréal ont fait connaître et adopté leurs recommandations en suivi de la consultation publique sur la lutte au profilage racial et social, tenue en juin dernier. Le RAPSIM et d'autres organismes ayant participé à la consultation étaient présents à l'hôtel de ville pour l'occasion.

Malgré la gravité du problème qu'est le profilage des personnes en situation d'itinérance, marginalisées ou racisées, par les institutions municipales, dont son service de police, il a fallu trois ans de pressions pour qu'enfin la Ville remplisse sa promesse de tenir une consultation publique sur la question. La sortie des recommandations suscitait donc à la fois des attentes et des questionnements : est-ce que le message porté par les groupes sur la persistance du profilage social en 2017 aura été entendu par les élu.e.s ? Est-ce que l'enjeu aura été considéré avec sérieux ? Est-ce que la consultation aura un impact et débouchera sur des actions concrètes ?

Des recommandations solides

Les 31 recommandations adoptées à l'unanimité par la quinzaine d'élu.e.s provenant de différents partis politiques assignés à cette consultation ont étonné de par leur qualité et leur pertinence. Elles répondent aux demandes portées de longue date par le RAPSIM, ses membres et alliés, et réitérés dans le cadre de la consultation.

La première recommandation constitue un message fort et symbolique : il s'agit pour la Ville de reconnaître la persistance du problème de profilage au sein de l'administration publique montréalaise. Les élu.e.s recommandent ensuite de documenter le phénomène à l'aide d'une équipe indépendante, notamment en demandant au Service de police de la Ville de Montréal (SPVM) de collecter des données sur l'appartenance raciale et sociale présumée lors de toute interpellation.

Afin d'agir en amont et de prévenir le profilage social, une recommandation porte sur la révision de la réglementation municipale encadrant l'occupation de l'espace public en collaboration avec la Commission des droits de la personne et des droits de la jeunesse. Parmi d'autres recommandations, on retrouve notamment la

formation continue obligatoire des agents du SPVM sur la réalité des personnes itinérantes et des travailleuses du sexe, la consultation des personnes itinérantes sur les projets d'aménagement urbain qui les affectent, l'amélioration du système de plaintes afin de faciliter la dénonciation du profilage et le développement d'initiatives de sensibilisation du grand public au vivre ensemble pour contrer les préjugés. Ce sont là toutes des actions pertinentes pour lutter, sur plusieurs fronts, contre le profilage.

Un mandat clair pour la prochaine administration

La consultation publique a permis de porter à l'attention des élu.e.s et de l'administration municipale la persistance du profilage social et des injustices vécues par un trop grand nombre de citoyen.ne.s discriminé.e.s en raison de leur condition sociale. Elle a aussi permis de montrer que les solutions existent et qu'elles dépendent de la volonté politique de les mettre en œuvre. C'est grâce à la mobilisation des organismes, des intervenant.e.s et des personnes victimes de profilage venus témoigner de la situation et proposer des solutions que le résultat de l'exercice s'est avéré aussi solide et porteur.

Et maintenant ? Les recommandations ont été déposées au Comité exécutif juste avant les élections. Ce sera donc à la prochaine administration municipale de les adopter et de les appliquer. Les mesures proposées sont ambitieuses et le travail qu'il reste à faire pour éliminer le profilage social et racial est grand. Il faudra veiller activement au suivi de ce dossier pour s'assurer que les recommandations se transforment en actions concrètes qui contribueront à diminuer le fardeau individuel et social du profilage social des personnes les plus vulnérables. ■

Qu'est-ce que le profilage social ?

Il s'agit d'un traitement différentiel de la part d'une personne en autorité envers des personnes en raison de leur condition sociale ou de signes visibles de pauvreté ou de marginalité. Un exemple de profilage social : la remise de nombreux « tickets » aux sans-abri pour des gestes qui ne sont pas sanctionnés pour le reste de la population.

RAPSIM

Le réseau d'aide aux personnes seules et itinérantes de Montréal
www.rapsim.org | Tél. : 514 879-1949

UN MONDE SANS TRAVAILLER ?

Que ferions-nous de notre temps si nous n'avions plus besoin de travailler ?

Que deviendrait notre société ? Les avis sont très partagés. Pour certains de nos camelots, ne plus travailler est synonyme d'un contrat de vacances à durée indéterminée, pour d'autres, c'est une perte de sens totale. Et vous, que pensez-vous d'une vie sans travail ?

Je ferais du bénévolat

Si je n'avais pas besoin de travailler, je ferais des couronnes de Noël pour les vitrines, j'apprendrais à monter à cheval, je ferais du bénévolat dans une pouponnière, quelque chose que j'avais déjà envie de faire dans ma jeunesse. Mais je trouverais aussi le temps long. C'est déjà le cas en vacances. Si plus personne n'avait besoin de travailler, on aurait plus de temps pour les autres, le monde se connaîtrait plus, ce qui n'est pas le cas dans notre société et je trouve ça dommage ! J'aiderais les personnes âgées, je ferais leurs commissions, leur ménage. Puis je m'occuperais d'animaux. Ça a l'air qu'il manque de bénévoles à la SPCA.

DIANE CURADEAU
CAMELOT WELLINGTON/GORDON

Un système de partage

J'ai tellement de projets... Si l'on n'avait pas besoin de travailler, on ne serait plus aveuglé par l'argent et les services qu'on rendrait vaudraient vraiment quelque chose. On a toujours besoin de quelqu'un quelque part et les gens n'aiment pas rester écrasés chez eux pour rien. Ceux qui travaillent deviendraient alors des bénévoles et choisiraient leurs horaires. Il n'y aurait pas de hiérarchie, on serait tous égaux, ce qui n'empêcherait pas d'aider son prochain. Et si l'argent ne valait rien, le gouvernement se questionnerait différemment. On ne serait plus dans un système capitaliste, mais dans un système de partage, selon les capacités de chacun.

CINDY TREMBLAY
CAMELOT SUPER C BOULEVARD PIE-IX

Une vie à voyager

Si je n'avais plus besoin de travailler, je voyagerais j'irais à Stockholm en Suède, parce que j'adore le groupe ABBA et Fifi Brindacier. Plus loin encore, je découvrirais l'Australie parce que c'est le plus lointain pays depuis le Québec. L'Antarctique m'attire aussi pour son calme, ses paysages et ses animaux. Je pense que la société serait tout simplement en vacances permanentes tout en travaillant pour soi et les autres... On a tous besoin les uns des autres, ça ne changerait pas.

DENIS-KLÉON BOURGEOIS

CAMELOT JEAN-TALON/CHRISTOPHE-COLOMB

Des vacances à long terme

On resterait peut-être à ne rien faire, chez nous, devant notre TV. Moi, je ferais mes propres projets. Je construirais ma maison de rêve. Je voyagerais. Je visiterais Hawaï, Orlando, Honolulu... Je profiterais, jusqu'à ma mort. Je pense qu'il y aurait moins de personnes stressées et donc des gens plus sociables. Les amis seraient plus disponibles, tout le monde se visiterait. Je suis certain qu'on serait tous de meilleure humeur. Et il n'y aurait plus de gouvernement parce que de mon point de vue, ils ne font que gérer l'argent, ce qu'il n'aurait plus besoin de faire. Ce serait pour tous, des vacances... à long terme!

JEAN-CLAUDE NAULT

CAMELOT MÉTRO GUY-CONCORDIA

Revenir en arrière ?

D'après moi, le travail est nécessaire pour trouver un équilibre. Puis, il y a des métiers indispensables. On ne pourrait donc pas inventer une société qui ne travaille pas. À l'époque du troc, les gens étaient moins portés à travailler. On s'échangeait des poules, des services... Mais faire ça avec notre société d'aujourd'hui serait non-fonctionnel. Il faudrait revenir en arrière, ça nous déstabiliserait beaucoup puis on délaierait une part de ce que l'on a : l'internet... Puis certains baby-boomers ne seraient pas très contents de revenir en arrière.

YANNICK LAROUCHE

CAMELOT MÉTRO BEAUBIEN

Ne pas travailler ne signifie pas sans travail

On ne peut pas vivre sans travailler. C'est ce qui donne un sens à l'existence. Mais arrêter de travailler ne signifie pas arrêter de faire des choses. Tu travailles plus quand tu ne travailles pas. Tu fais des projets plus intellectuels en plus des tâches domestiques. Par contre, si je n'avais plus besoin de travailler donc plus besoin d'argent, j'irais m'installer à l'extérieur de Montréal pour éviter le stress et pour des raisons de santé. Puis, je ferais un jardin pour manger de bonnes tomates fraîches. C'est ce que j'avais dans le temps que mon père vivait à la campagne. D'ailleurs, même à la retraite il travaillait.

BENOIT CHARTIER

CAMELOT IGA PLACE BERCY

Que la vie serait plate !

Si l'on n'était pas obligé de travailler, il me semble qu'on aurait moins de défis, de buts à atteindre. Le travail fait partie d'un engrenage qui, au final, stimule. Moi par exemple, je suis obligé d'arrêter à cause de ma santé; les journées sont parfois très longues. Je suis actif depuis mon adolescence, j'ai grandi avec le rythme d'un travailleur, c'est intégré dans mon cycle de vie. Je ne suis pas prêt à arrêter. Il va d'ailleurs falloir que je me prépare à devenir retraité, que je me trouve des jobines.

GAÉTAN PRINCE

CAMELOT MÉTRO BONAVENTURE/PROMENADE MASSON

Arrêter de travail, c'est mourir

Ce ne serait pas beau à voir ! L'être humain a besoin de travailler pour se sentir gratifié et valorisé. Idéalement, on aiderait simplement notre prochain, mais le monde n'est pas capable de gérer cette prospérité. C'est une question humaine, ça prend des épreuves pour construire sa personnalité. Pour moi, si j'avais beaucoup d'argent, j'aiderais le monde et je voyagerais. Ne plus avoir besoin de travailler éteindrait les passions. Ça prend de la motivation pour devenir mécanicien, docteur... Sinon, qui irait faire 75 heures de médecine par semaine gratuitement? Ce serait une forme de communisme, mais inversée.

MARC SÉNÉCAL

CAMELOT SAQ ATWATER

Faire des efforts individuels

J'aurais la paix. Je pourrais rester chez moi, tranquille, écouter plus de combats de lutte. J'irais passer du temps au frette... dans le Pôle Nord. J'adore l'hiver! J'y ferais du sport. Je jouerais au hockey. Revenir à Montréal serait mes vacances. Mais je pense que la société irait bien mal. Il y aurait des émeutes comme en février 1972 à cause de la grève des cols bleus. Certains travailleurs devraient alors continuer : les policiers, les éboueurs, les pelleurs l'hiver, mais je serais prêt à faire un effort pour que ces gens n'aient plus besoin non plus de travailler.

MARIO ST-DENIS

CAMELOT MÉTRO MCGILL



La 6^e édition de *Jardins de lumière*, présentée par Espace pour la vie jusqu'au 31 octobre, regorge de nouveautés. Si certaines d'entre elles sautent aux yeux, d'autres se terrent dans l'ombre de la préparation de cet événement. Nous l'avons donc décortiqué à l'occasion d'une visite en coulisse pour dévoiler quelques secrets des trois espaces culturels : le Jardin de Chine, le Jardin japonais et pour la première fois, celui des Premières Nations.



EXPOSITION

PAR SAÏD FARKOUH
CAMELOT MÉTRO MONTMORENCY

Jardins de lumière

Un jardin de rêve

Le Jardin botanique de Montréal a été fondé en 1931 par le frère Marie-Victorin et conçu par l'architecte paysagiste Henry Teuscher. Il est par ailleurs l'un des plus importants et des plus beaux jardins botaniques au monde.

Quand je suis arrivé à Montréal en 1987, j'ai visité toutes les belles places de la ville. Mais celle qui m'a le plus attiré, celle avec laquelle j'avais une forte connexion, était le Jardin botanique et plus particulièrement les Jardins culturels de Chine, du Japon et plus tard, celui des Premières Nations.

L'illumination des Jardins culturels a commencé il y a 25 ans au Jardin de Chine. Le Jardin japonais a été ajouté il y a six ans, et cette année, pour la première fois, le parcours inclut l'illumination de celui des Premières-Nations.

Le Jardin de Chine

Je visite les Jardins de lumière chaque année depuis 15 ans. À l'époque, j'avais peu de connaissances de la culture chinoise, bien que le contact personnel avec quelques amis chinois de Montréal m'ait aidé à comprendre et à admirer leur culture.

Dans le Jardin de Chine, il est magnifique de voir toutes ces lanternes de couleurs, cette harmonie avec la nature, le lac, les fleurs de lotus, très présentes d'ailleurs en Chine, qui dorment à la surface de l'eau. Là, je peux me détendre et oublier mes problèmes liés à la vie urbaine tout en apprenant.

La nuit est très différente dans les jardins éclairés par la lueur des quelque 900 lanternes et dont les lumières colorées se reflètent à la surface de l'eau.

Le Jardin des Premières-Nations

Dans ma résidence de l'Île-du-Prince-Édouard où je suis resté deux ans, j'ai croisé plusieurs personnes des Premières Nations. C'est grâce à eux que j'ai appris un peu de leur culture avant de visiter le Jardin des Premières-Nations.

L'itinéraire qui nous conduit de la Chine au Japon, passe par une forêt animée par une bande sonore. Un visiteur qui arrive ici, traversant cet espace de feuillus, entend un battement de cœur sourd qui vient le chercher et l'attire jusqu'à l'*Arbre sacré* du Jardin des Premières-Nations. Là, il est ébloui par une projection lumineuse qui représente le cycle des saisons, le cycle de la vie qui est aussi celui de la nature dont nous faisons partie. Il est représenté par des tableaux projetés sur l'*Arbre sacré*, un grand peuplier de 70 ans, au milieu d'un boisé.

Le Jardin japonais

Pendant deux ans, j'ai travaillé avec des Japonais sur un projet de construction en Syrie. C'est ce qui m'a permis de connaître quelques-unes de leurs coutumes.

Au Jardin japonais, on se place dans une dimension beaucoup plus lente; celui d'un moment précis du cycle des saisons, l'automne. Elle est la raison d'être de l'illumination du *Jardin japonais* et ce qui lui donne toute sa valeur.

Par ailleurs, l'expérience nécessite la noirceur installée pour l'apprécier, tandis que le *Jardin de Chine* est très intéressant quand le soleil se couche et qu'il passe à travers les lanternes. C'est ce qu'on appelle l'heure magique. ■►



L'idée de créer un jardin japonais serait née de l'amitié entretenue entre Pierre Bourque, alors directeur du Jardin botanique, et un prêtre bouddhiste japonais qui lui aurait suggéré cette idée. Pierre Bourque était assez visionnaire et a saisi l'occasion. Le jardin japonais est alors devenu le premier jardin culturel, inauguré le 28 juin 1988. Aménagé par l'architecte-paysagiste japonais Ken Nakajima, cet espace possède un cachet contemporain qui s'ajoute à des lignes simples et traditionnelles, grâce à l'implantation de nombreuses variétés florales. La réalisation du pavillon culturel a, quant à elle, été dirigée par l'architecte Hisato Hiraoka et le bâtiment a été inauguré un an plus tard.



Le jardin de Chine est né en 1991 de l'envie de poursuivre l'internationalisation des jardins culturels. À cette période, il y avait un contexte créé par les Jeux olympiques d'été de 1976 et les Floralies internationales de Montréal; autant d'occasions que le public montréalais avait de découvrir l'art des jardins et des cultures. Pierre Bourque avait alors su tisser des liens serrés avec la Chine en 1980. Réalisé en 1990 par 50 artisans chinois, le Jardin de Chine est esthétiquement rigoureux et reflète l'art et l'aménagement paysager chinois. Par ailleurs, le Lac de rêve est l'œuvre de Le Weizhong, un architecte-paysagiste, directeur de l'Institut de design et d'architecture de paysage de Shanghai.



Le Jardin des Premières-Nations a été aménagé à partir d'écosystèmes existants. Il est le premier lieu de cette importance consacré aux Premières Nations à Montréal. Ouvert au public depuis le 3 août 2001, il aura fallu trois années d'efforts pour arriver à concrétiser ce rêve inachevé, celui du frère Marie-Victorin, fondateur du Jardin botanique. Le projet a bénéficié d'une étroite collaboration avec des membres des Premières Nations et permet de découvrir de plusieurs façons leur culture : pancarte d'interprétation, animateur autochtone, objets, créations audiovisuelles.



La face cachée des Jardins de Lumière

PAR SAÏD FARKOUH - CAMELOT MÉTRO MONTMORENCY

Le saviez-vous ? Montréal et la ville de Shanghai sont jumelées depuis 1985. D'ailleurs, une partie du parcours de 2,4 km proposé à travers les Jardins de lumière permet trois expériences culturelles aux histoires singulières dont la première souligne le rapprochement de ces deux villes.

De Shanghai à Montréal

Après deux années de fermeture, le Jardin de Chine nous offre des pavillons et cours intérieures restaurés. Entre autres, le splendide toit en tuiles d'argile du Pavillon de l'amitié fait peau neuve grâce au travail passionné d'une équipe de 12 artisans venus de Shanghai spécialement pour la restauration du fait que « *l'authenticité esthétique chinoise est très importante* » comme le précise Émilie Cadieux, agente culturelle au Jardin de Chine.

Quelques pas plus loin apparaît un gigantesque dragon, symbole de la thématique de cette année et clin d'œil aux croyances et traditions des amis shanghaiens du Jardin botanique. Figure essentielle de la mythologie chinoise, *Shen Long* est la plus grande lanterne jamais réalisée en 25 ans. D'une hauteur de 5 mètres, la bête s'étend sur 15 mètres de long à travers les eaux bleues du lac, poursuivant vaillamment sa perle sacrée.

Des lanternes au Jardin de Chine, il y en a près de 900 et toutes sont l'œuvre du savoir-faire chinois. Chaque année, ce sont 250 à 300 nouvelles lanternes qui voyagent entre Shanghai et Montréal

Dans les campagnes chinoises, des autels en l'honneur de Tian Long et Shen Long sont érigés le long des routes, afin d'apaiser ses deux dragons dont la colère pourrait déclencher des catastrophes naturelles nuisibles aux bienfaitrices récoltes.

pour nous offrir un spectacle flamboyant. Exception à la règle, le dragon céleste *Tian Long*, 100 % montréalais.

Lumière sur les Premières Nations

Le trajet se poursuit au milieu des feuillus qui occupent le seul espace conservé à l'état naturel du jardin botanique, illuminé pour la première fois, cette année. Tout au long du trajet, le bruit sourd d'un cœur battant annonce l'expérience de *L'Arbre sacré*. Évelyne Daigle, agente culturelle du Jardin des Premières-Nations, explique que « *L'Arbre sacré représente le point commun de chacune des nations autochtones : la manifestation circulaire des forces de la nature.* » Par ailleurs, sa scénarisation audiovisuelle a été soumise en détail au Comité des sages. En son sein, chaque nation est représentée par l'un de ses membres. L'objectif était alors de guider les concepteurs de *L'Arbre sacré* afin qu'il soit le plus fidèle possible à la spiritualité commune à toutes les nations.

L'art de l'éphémère

Aussi surprenant que cela puisse paraître, le Jardin des Premières-Nations et celui du Japon ont un point commun : le cycle. Il se distingue cependant par le regard posé sur ce dernier. L'un l'expose dans son ensemble, la vie, l'autre dans ce qu'il a de plus éphémère, le passage des saisons.

Comme l'explique Sonia Dandaneau l'agente culturelle du Jardin japonais, « *au Japon, il y a deux moments forts : le printemps et l'automne. Le printemps parce que les cerisiers fleurissent et l'automne parce qu'on admire avec frénésie les changements de couleur. C'est d'ailleurs presque une nouvelle nationale, démesurée à nos yeux, que de savoir que les feuilles rougissent dans tels ou tels parcs.* »

Le Jardin japonais se veut vrai. Les végétaux qui l'ornementent ont tous été sélectionnés pour leur attrait visuel, leur texture ou encore leur odeur. Et pour cela, rien de plus étonnant que la senteur des arbres caramel et autres bosquets parfumés, pour une expérience sensorielle complète. ■



PHOTOS : SIOU

VIE DE QUARTIER

PAR GAÉTAN PRINCE
CAMELOT MÉTRO BONAVENTURE/
PROMENADE MASSON

Promenade dans le Vieux Saint-Eustache

Je devais avoir 18 ou 19 ans lorsque je suis arrivé à Saint-Eustache pour rejoindre mes parents. Ils vivaient juste en face d'un théâtre, une place qui s'est transformée avec le temps; cinéma, salle de pool... J'ai habité dans sept ou huit lieux différents de cette communauté, dont la population devait être d'à peine plus de 20 000 âmes. J'y suis resté 18 années de ma vie. J'adorais cet endroit ! Ça me rappelait certains secteurs de mon enfance dans les Laurentides. À mon époque, Saint-Eustache était alors un beau village, bordé par la nature qui, aujourd'hui, s'est beaucoup développé.

Bataille de Saint-Eustache, 14 décembre 1837 lors de la rébellion des Patriotes à Saint-Eustache, 1840



La résidence de Madame Renaud

Dans mes souvenirs, Madame Renaud était une femme d'une cinquantaine d'années. Sa résidence était un lieu d'accueil pour personnes en difficulté. J'y suis resté environ un an. En 1988, Marie-Claude Renaud ouvre dans cette magnifique résidence en pierres et planchers de bois franc la première maison d'hébergement jeunesse de la région des Basses-Laurentides qui accueille des jeunes de 16 à 25 ans dans des appartements supervisés. Aujourd'hui, près de 300 jeunes bénéficient de ce service et Marie-Claude Renaud, fondatrice de cette maison, a d'ailleurs été nommée Grande Citoyenne par la Ville de Saint-Eustache.



PHOTO : WIKIPEDIA CREATIVE COMMONS



PHOTO : WIKIPEDIA CREATIVE COMMONS

L'église

L'église de Saint-Eustache, construite en 1783 et située là où se rencontrent la rivière des Mille-Îles et celle du Chêne, est aujourd'hui un site historique. Pour moi, c'est l'une des plus belles places de Saint-Eustache parce qu'elle réunit à la fois l'histoire de la ville et son patrimoine naturel. Parlant d'histoire, cette église est marquée par des traces de boulets de canon datant de la bataille du 14 décembre 1837. Aussi, j'ai été marqué par son acoustique, à l'époque où j'étais enfant de chœur. De nombreux enregistrements sonores se sont d'ailleurs déroulés dans cette église, dont ceux de l'Orchestre symphonique de Montréal entre 1980 et 2002. En 1970, l'église a été classée monument historique et est devenue un lieu historique national en 2015.

Le manoir Globensky

Construit en 1861 par Charles-Auguste-Maximilien Globensky, propriétaire de la seigneurie des Mille-Îles, le manoir est aujourd'hui un site historique. Plus de 40 ans après la mort de Globensky en 1906, la Ville de Saint-Eustache domicilia son hôtel de ville dans la demeure de ce seigneur, jusqu'en 1986. Le manoir, transformé en Maison de la culture et du patrimoine en 2005, fait face à la rivière du Chêne. Je me rappelle le monde qui profitait du magnifique parc arrière et de ses immenses et vieux arbres pour se reposer.



PHOTO : WIKIPEDIA CREATIVE COMMONS

Le moulin Légaré

En face du Manoir, on trouve le moulin Légaré qui fabrique de la farine de blé et de sarrasin, encore aujourd'hui. À Saint-Eustache, une légende urbaine dit qu'un billet de 1000 \$ serait caché dans un mur du moulin. Mais personne n'a jamais pu vérifier ce mythe. Le moulin est classé au patrimoine depuis 2002. Il fait partie de la plus vieille industrie toujours fonctionnelle au Canada en plus d'être le plus ancien moulin d'Amérique du Nord alimenté par la force de l'eau, qui n'a jamais cessé de fonctionner depuis sa construction. Chaque année, des portes ouvertes permettent aux visiteurs de découvrir les produits du moulin et de visiter les lieux.

Le moulin Légaré avant 1902



PHOTO : WIKIPEDIA CREATIVE COMMONS

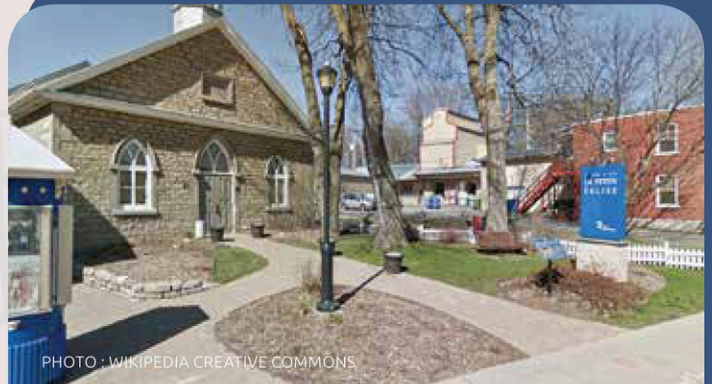


PHOTO : WIKIPEDIA CREATIVE COMMONS

Le Centre d'art La petite église

La petite église de Saint-Eustache ressemble à une petite chapelle. À l'époque, elle pouvait à peine abriter 50 personnes. Elle est aujourd'hui un centre d'art aménagé à la façon d'un cabaret, pour accueillir environ 200 Eustachois, certains grands artistes de la scène québécoise et internationale. Historiquement, l'église a été bâtie en 1848 et était connue sous le nom de Trinity Church. En 1925, à l'époque de la création de l'Église unie du Canada, elle prenait le nom de *Trinity United Church* et accueillait une école publique anglophone, la *St. Eustache English School*. Si dans mes souvenirs d'histoires de jeunesse cette petite église servait à entreposer les morts avant leurs funérailles en temps de guerre, des fouilles archéologiques ont révélé en 1998 cinq dépouilles aujourd'hui enterrées dans le cimetière presbytérien, à l'arrière de l'église.

The Maritimes are beautiful

Living in the Maritimes is nice. I was there for a week when I was a teenager. I've been told that the people are a lot nicer than they are here. It's also home of the Micmac aboriginals, who I guess are very nice natives. You can do a lot of things in the Maritimes, like fishing, growing potatoes, just living off the land. I would like to visit the Maritimes again one day to see the friendly people and be greeted with open arms.

The Maritimes I guess don't have too much crime. When I watch the news I don't hardly hear any crime going on. I guess they don't have too much poverty there. Mostly everybody works. And I think they don't have too many problems with drugs.

I think the people there are straightforward. It would be nice if the rest of Canada could be like the Maritimes. We could be friendlier people like them and have a better understanding of living off the land.

You have to be a hard worker and smart to succeed. And those Maritimes people do succeed. When you go to the Maritimes be sure to be treated with respect. And if you're a man maybe you'll find a girlfriend there, and if you're a woman maybe you'll find a man there.

There are some countries that may be a little bit equal to the Maritimes, but there's nothing like living there. And once you've been to the Maritimes, you can feel a lot better about yourself. This experience of being there for a week when I was a teenager will stay with me forever.

DANIEL GRADY
CAMELOT DE LA GAUCHETIÈRE/
MANSFIELD ET DES PINS/SAINT-LAURENT



Une femme de ménage

Au début, quand j'ai commencé à travailler dans le domaine du ménage, je demeurais à Québec, dans la basse-ville. Je demeurais tout près du mail Saint-Roch où il y avait un centre de main-d'œuvre.

Mes clientes habitaient les secteurs suivants : Sillery, Limoilou, Beauport, Charlesbourg, Giffard et Sainte-Foy. À Sillery et Limoilou, j'avais beaucoup de clients qui étaient des professionnels, comme des avocats, des notaires, des médecins et aussi des enseignants, des fonctionnaires et des gens d'affaires.

Je faisais beaucoup de grands ménages, à l'automne et au printemps. Je travaillais très souvent dans de belles grandes maisons à deux ou trois étages. Ça pouvait aussi être dans des familles qui comptaient plusieurs enfants d'âge scolaire.

À cette époque, de 1975 à 1980, je travaillais des journées complètes, de 9 h le matin jusqu'à 17 h, sauf dans les grandes maisons où je pouvais finir à 18 h. J'avais droit à un ou deux repas par jour, une pause dans l'avant-midi et une autre dans l'après-midi. Je peux dire qu'à certaines places, mes clientes étaient des cuisinières hors pair.

En mars 1980, mon mari et moi sommes venus nous établir à Montréal. Nous faisons des grands ménages ensemble jusqu'à ce qu'il trouve du travail dans son domaine. Moi j'ai continué à travailler comme femme de ménage jusqu'en décembre 2016. Comme grand-ménage, c'était le lavage des plafonds, des murs, des vitres, nettoyage des tapis, lavage des armoires et garde-robes.

J'ai travaillé à Westmount, Outremont, Longueuil, Laval, Villeray et Ahuntsic. J'avais des clientes qui me faisaient faire l'entretien une journée par semaine, d'autres c'était aux 15 jours, aux trois semaines ou une fois par mois.

Pour avoir mes contrats de ménage, c'est simple, je me faisais des annonces que j'allais passer aux portes. Les gens pouvaient m'appeler le soir au téléphone.

En tant que camelot, un merci sincère à toute ma clientèle pour leur excellent encouragement.

GISÈLE NADEAU
CAMELOT MÉTRO FABRE



Les graffitis haineux sur les pierres tombales

Bonjour, avant, quand je fumais du pot avec mes supposés amis, la police nous intimidait tout le temps parce que j'étais un gothique. Roi du clan, je continuais à fumer même s'il y avait quatre voitures de police dans le parc. Mais j'étais calme, j'écoutais et je chantais ma musique. Ils nous laissaient tranquilles, surtout que nous ne faisons pas de trouble.

Un jour, j'ai dit à un policier que c'était un endroit où j'aimais rester parce qu'il y avait une pierre tombale de vétéran et que cela me faisait me sentir en sécurité. Je lui ai demandé de regarder ce que des jeunes ont écrit dessus : des graffitis haineux.

De nos jours, certains jeunes se croient tout permis. Il y a des endroits spécifiques à Montréal où c'est permis de faire des murales. Mais je trouve que de faire des graffitis sur la tombe des morts, c'est très irrespectueux. Pour moi, les gens qui font cela auront un très mauvais karma. C'est une insulte grave aux morts. Les gens se foutent des histoires des ancêtres parce qu'ils se croient au-dessus d'eux. Je ne suis pas d'accord avec eux.

Si tu fais du mal à un innocent, il y a toujours des conséquences. Si tu t'attaques aux morts, c'est beaucoup plus grave. Il ne faut pas jouer au plus fort avec les forces occultes parce que la suite des événements peut être très grave. Moi, j'y crois fermement.

Après, le policier avec qui je parlais m'a dit que j'avais l'air d'en connaître beaucoup sur ces forces. Je lui ai dit que c'est normal : c'est grâce à Dieu que je peux le dire en ce moment. Donc, mon message à ces jeunes est de bien y penser avant de faire des graffitis sur des endroits inappropriés comme les pierres tombales. Vous n'avez pas l'approbation de la personne morte.

SYLVAIN PÉPIN-GIRARD
PRÉPOSÉ À L'ENTRETIEN MÉNAGER



MARCEL MORISSETTE



OPÉRATEUR d'électrofiltres

ALEX KONDRATUK



— GRÉEUR —

ARTHUR BELLAMY



FACEUSE au PONT BASQUE

La mine

bien

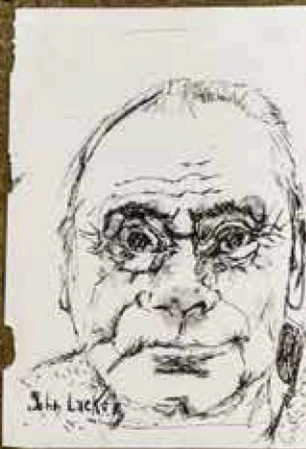
marquée

LAURENZO MALIOR



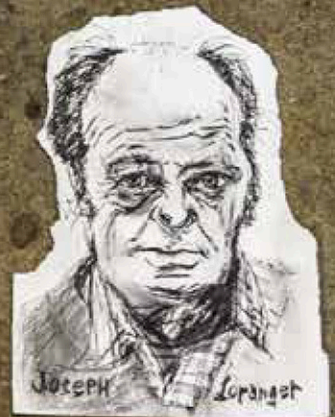
PRÉPOSÉ au bocar, d'âge

JOHN LACKO



PRÉPOSÉ Distribution de Lubrifiants

JOSEPH ZORANGER



PRÉPOSÉ à la coulée de la matte

L'un des derniers jours de mon adolescence où je m'apprêtais enfin à commencer ma vie d'adulte. Je trouvai parmi les livres de la bibliothèque de mon père, une vieille revue de la mine de Rouyn Noranda.

Ces quelques dizaines de pages rendaient hommage aux travailleurs qui avaient accumulé 20, 30 et même 45 ans de loyaux services pour la compagnie. Les nombreux portraits de ces hommes aux visages marqués par des temps trop durs, me secoua profondément. À 16 ans, je me reconnaissais en eux. J'avais déjà à cet âge, moi aussi, 45 ans de durs labeurs dans le corps.

ROLLAND LAFLEUR



CONTREMAÎTRE de QUART FOUR à RÉVERBÈRE

MARCEL HUMBERT



OPÉRATEUR de Locomotive - scorie



OTTO LEHKY
MANŒUVRE aux
FOURS à ANODES



DÉTENTE

LE RAI RE	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12
1												
2												
3												
4												
5												
6												
7												
8												
9												
10												

HORIZONTALEMENT

- Nigaud.
- Organisation internationale. - Peurs.
- Salubre. - Apparu.
- Dialecte. - Acceptâtes.
- Trois cent un. - Prairie. - Tour.
- Plateau pour coquetiers. - Charles de Beaumont.
- Manganèse. - Écossais. - Causé par.
- Recommencée. - Plantai.
- Présages. - Rayons.
- Ferré. - Désinfecté.

VERTICALEMENT

- Relatif aux hôpitaux.
- Atone.
- Pronom relatif. - Cuivre. - Le moi.
- Ingénu. - Ruisseau.
- Saisons. - Criaera, en parlant du cerf.
- Cube. - Plantes.
- Déchets. - Sélénium.
- Our. - Génitrices.
- Victoire de Napoléon. - Offre.
- Uvule. - Mois.
- Lawrencium. - Usais.
- Dieu gaulois. - Que je lèse.

Gardiens		Dossier		Retirera		Ultime	
Disloquée		Antibactérien		Isérois		Roulée	
Batelier							
Roche							
			Âge				Intimidera
			Abrasives				
Mesura							Durillon
Attachera							
					Démonstratif		
					Amaurose		
Partie							
Quittera							
Ci				Pronom			Manche
Obscène							
Casser les quenottes							
Enzymes							
					Lettre grecque		

JEUX DE MOTS

josecardinala1@yahoo.ca
Solutions dans le prochain numéro

À vos crayons!



**JOSÉE
CARDINAL**
DISTRIBUTRICE

	D	F	B	L		
R	C	I	F	A	L	E
C	A	N	E	V	A	S
C	A	T	A	L	A	S
L	O	L	A	L	E	
V	A	G	I	T	È	S
M	A	S	G	A	Z	
M	I	N	A	O	P	E
N	T	L	E	N		
T	A	P	I	E	S	I
G	R	O	S	S	I	T
R	E	E	N	T	O	H

SOLUTIONS DU 1^{er} octobre 2017

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12
1	B	O	N	I	M	E	N	T	A	T		T
2	I	N	D	E	M	N	E	S	A	N	A	
3	L	I	N	I	T	O	U	C	H	E	S	
4	O	R	N	A	E	N	N	U	I	E	S	
5	C	I	I	L	E	S	A	N	T		A	
6	A	S	A	N	A	S	M	E	I	J	I	
7	T	M	E	V	M	I	T	E	E	S		
8	I	E	R	A	M	A	T	N	T			
9	O	S	S	E	L	E	T	E	N	E	E	
10	N	U	S	R	E	S	S	E	R	S		

JEU DE CHIFFRES

EXPERT



2						9		
5		4		7		3		
6		8	1					
			6		4			5
7	4			9			1	
9		1	2					3
1								
3	5	6		8				7
		9			2	1	8	

Placez un chiffre de 1 à 9 dans chaque case vide. Chaque ligne, chaque colonne et chaque boîte 3x3 délimitée par un trait plus épais doivent contenir tous les chiffres de 1 à 9. Chaque chiffre apparaît donc une seule fois dans une ligne, dans une colonne et dans une boîte 3x3.

Source : Éditions Goélette

Solution dans le prochain numéro

PUBLICITÉ

5 novembre 2017

Élection Montréal

Vote par anticipation :

29 octobre, midi à 20 h

Vote aux bureaux d'élection en arrondissement :

27, 30 et 31 octobre, 10 h à 20 h

1^{er} novembre, 10 h à 14 h

Jour du scrutin :

5 novembre, 10 h à 20h

Pour savoir où voter, consultez notre site web

jevotepourmaville.ca

JEU DES 7 DIFFÉRENCES

Pouvez-vous trouver les sept différences dans cette photo de notre photographe Mario Alberto Reyes Zamora ? Bonne chance ! La solution dans le prochain numéro.



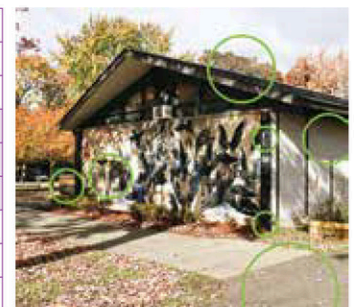
Solution dans le prochain numéro

SOLUTIONS DU 1^{er} octobre 2017

JEU DE CHIFFRES

4	1	8	6	2	5	9	3	7
9	7	2	1	3	4	6	8	5
5	6	3	7	8	9	1	2	4
2	9	4	5	7	8	3	1	6
6	8	1	2	4	3	7	5	9
3	5	7	9	1	6	2	4	8
1	2	5	8	9	7	4	6	3
7	4	6	3	5	1	8	9	2
8	3	9	4	6	2	5	7	1

JEU DES 7 DIFFÉRENCES





À PROPOS...

PAR PASCAL ST-LOUIS
PRÉPOSÉ À L'ENTRETIEN MÉNAGER

D U M É T I E R

La peinture est le métier le plus long et le plus difficile. Il faut de l'érudition comme au compositeur, mais aussi de l'exécution comme au violon.

Eugène Delacroix

Le coup de l'humour... C'est dans les gènes, comme les yeux bleus et les cheveux rouges. Il faut avoir de l'humour et de l'exhibitionnisme pour faire le métier que nous faisons. On peut très bien en avoir beaucoup et ne pas l'exhiber.

Pierre Desproges

Le métier c'est facile, ça s'apprend. Les outils tout faits ne tiennent pas dans les bonnes mains. Le style, c'est pareil. Ça sert seulement à sortir de soi ce qu'on a envie de montrer.

Claude Sarraute

Qui se mêle du métier d'autrui, trait sa vache dans un panier.

Gabriel Meurier

Ne soyez pas sorcier, mais si vous l'êtes, faites-en votre métier.

Victor Hugo

Je ne te parle pas seulement de trouver un métier, mais de choisir une direction. Un but à ta vie. De trouver quelque chose qui te motive, qui te donne de l'ambition.

David Nicholls

Changer de métier n'est rien mais renoncer à ce qu'on sait, à sa propre maîtrise, n'est pas facile.

Albert Camus

Hâtez-vous lentement et, sans perdre courage, vingt fois sur le métier remettez votre ouvrage : polissez-le sans cesse et repolissez. Ajoutez quelquefois, et souvent effacez.

Nicolas Boileau

Chaque métier a son jargon, et chaque profession a son propre langage.

François Salvat de Montfort

Nous sommes des manuels. Notre métier s'apprend, c'est un métier de compagnonnage que nous avons le devoir de transmettre.

Paul Bocuse

Dans ce dur métier d'être tué, faut pas être difficile. Faut faire comme si la vie continuait, c'est ça le plus dur, ce mensonge.

Louis-Ferdinand Céline

On n'est vraiment doué que pour le métier qu'on fait.

Émile-Auguste Chartier, dit Alain

Les Québécois et l'alcool : Un pas en arrière, deux pas en avant !

À tous les cinq ans, Éduc'alcool fait enquête auprès des Québécois pour connaître leurs habitudes de consommation. Depuis le dernier coup de sonde en 2012, la consommation moyenne des Québécois a diminué, passant de 3,3 verres à moins de 3 verres par semaine. Même chose pour la consommation au cours d'une seule occasion, qui est passée de 2,5 à 2,2 verres.

Autre bonne nouvelle, la plupart des Québécois affirment consommer de façon responsable sur une base quotidienne et être plus sensibilisés aux divers aspects de leur consommation. Malheureusement, le quart des Québécois continuent de dépasser les recommandations d'Éduc'alcool et boivent de façon excessive au moins une fois par mois. De plus, le nombre de consommateurs d'alcool qui ont constaté un impact de l'alcool sur leur santé physique a doublé depuis 2012.

Éduc'alcool poursuit donc son travail d'éducation pour aider les Québécois à adopter de saines habitudes par rapport à l'alcool, tout en espérant continuer à défaire quelques mythes qui ont la vie dure. Puisque le taux de crédibilité de notre organisme est de 95 %, nous sommes confiants de notre capacité à faire passer notre message, alors que notre slogan, *La modération a bien meilleur goût*, fait désormais partie prenante du paysage québécois !

Les conseils du pro

- **Buvez modérément.** Une petite quantité d'alcool chaque jour est toujours préférable à une grande quantité absorbée en une seule fois.
- **N'insistez pas.** Chaque personne connaît ses limites face à l'alcool. Il est important de respecter les limites de chacun, les vôtres compris !
- **Soyez à l'écoute.** Si votre consommation d'alcool affecte votre santé, peut-être est-il temps d'écouter votre corps un peu?
- **Ouvrez le dialogue.** Parlez d'alcool avec vos enfants avant qu'ils ne fassent des expériences regrettables. Restez ouverts et n'oubliez pas que vous donnez l'exemple.
- **Alcool et conduite.** Ne sous-estimez pas votre consommation d'alcool avant de prendre le volant, puisque plusieurs facteurs peuvent aussi affecter votre capacité à conduire. Les facultés affaiblies, ça commence avant 0,08 !



Prendre un p'tit coup...

Lors d'un souper, vous ouvrez le vin et servez vos invités, lorsqu'un ami vous annonce qu'il ne consomme plus d'alcool. Comment réagissez-vous ?

- a) Vous êtes surpris, mais vous l'interrogez poliment sur sa décision pour mieux comprendre son choix.
- b) Croyant à une blague, vous riez en commençant à le servir quand même, avant de réaliser qu'il est sérieux.
- c) Vous éclatez de rire et le servez quand même. Vous revenez sur le sujet plusieurs fois au cours de la soirée jusqu'à ce que votre ami perde patience et quitte la soirée.

Vous veillez chez des amis et prenez quelques verres au cours de la soirée. C'est maintenant le temps de partir, mais vous doutez de vos capacités. Que faites-vous ?

- a) Vous demandez à vos amis si vous pouvez passer la nuit sur leur canapé. En échange, vous vous offrez pour cuisiner le déjeuner le lendemain matin (mais pas trop tôt) !
- b) Au moment où vous partez, vos amis vous retiennent et vous suggèrent d'appeler un taxi. Même si vous pensez être en état de conduire, vous faites confiance à vos amis et suivez leur conseil.
- c) Vous rentrez en voiture après avoir bu un café et fait quelques *jumping jacks*. Vous assurez à tout le monde que vous vous sentez en pleine forme et que vous roulez lentement.

À quoi ressemble votre consommation d'alcool hebdomadaire ?

- a) Vous prenez parfois un verre en cuisinant le souper, puis un verre ou deux avec des amis la fin de semaine.
- b) Vous aimez bien prendre une bière pendant le souper et vous vous laissez un peu plus aller le week-end, vous réveillant parfois avec un bon mal de bloc le dimanche matin !
- c) Vous vous abstenez de boire du dimanche au jeudi, puis vous buvez la quantité maximale recommandée pour la semaine le vendredi et le samedi soir ! Logique, non ?

PARCE
QUE
CHAQUE
MOIS
C'EST
RÉGLÉ



AVEC OPUS À L'ANNÉE

- ✓ Paiements automatiques mensuels
- ✓ Une carte toujours prête à utiliser
- ✓ Désabonnement facile en tout temps

stm.info/1mois

*Certaines conditions s'appliquent.

1

MOIS
GRATUIT*

POUR UN TEMPS LIMITÉ